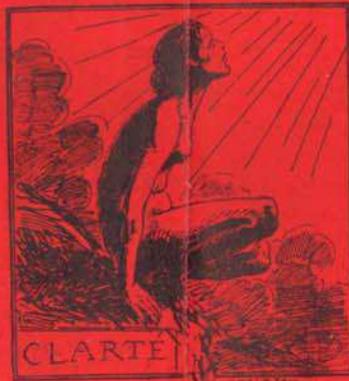


CLARTÉ

DIRECTEUR HENRI BARBUSSE

Au Sommaire de ce Numéro :

Léon BAZALGETTE.....
Lucien BRIOUX.....
CHIL.....
Charles DASSY.....
Georges MICHAEL.....
Léon MOUSSINAC.....



Stanislas NEUMANN.....
PARIJANINE.....
Phillips RUSSELL.....
Victor SERGE.....
Emmanuel SIBLICK.....
Just SONGEON.....

Bois gravé de LÉBÉDEFF et de Lucien JACQUES

Dessins de Robert VILLARD — VIDBERG et R. BAUDE

ABONNEMENTS

France ..	1 an.	25 fr.	6 mois	13 fr.	3 mois.	7 fr.
Etranger.	1 an	36 fr.	6 mois	20 fr.	3 mois.	11 fr.

SOMMAIRE

Vie intellectuelle (bois gravé de Lebedeff).	
Culture et communisme : III. Culture pré-bourgeoise, par Georges MICHAEL	81
Naissance du Cinéma (dessin de R. Baude), par Léon MOUSSINAC	85
Les hommes futurs (poème), adapté du tchèque par Emmanuel Siblik (bois gravé de Lucien-Jacques), par Stanislas NEUMANN	87
Nocturne (poème), adapté de l'anglais par Léon Bazalgette, par Phillips RUSSELL	88
Lectures et débats : L'amour en Russie, par PARIJANINE	88

Traite des muses, par CHIL	90
Chronique de la vie intellectuelle en Russie (dessin de Vidberg), par Victor SERGE	91
Paysages modernes (4 dessins de Robert Villard).	94
Vie politique.	
L'Islam et la révolution mondiale, par Charles DASSY	95
Les intérêts et la sottise, par X.X.X.	98
Vie économique et sociale (bois gravé de Lebedeff).	
Le prolétariat de la montagne, par Just SOUGEON.	100
Les organisations d'instituteurs en Europe, par Lucien BRIOUX	102

Pensez à ceux de l'Étranger

Peu à peu les abonnements souscrits par nos lecteurs pour les camarades d'Autriche, de Russie et d'Allemagne grossissent de l'apport incessant de tous nos amis.

Déjà nous avons pu grouper 132 abonnements. Cela fait 132 amis des pays pauvres qui reçoivent « Clarté », et qui la font lire à leurs amis, qui leur en traduisent l'essentiel. Chaque numéro de « Clarté », là-bas où l'on est avide de savoir ce que l'on fait en France, passe au moins entre les mains de 10 personnes. Calculez. 142 parmi nos lecteurs par un petit sacrifice individuel font connaître « Clarté » à plus de 1.000 personnes. Grâce à eux 1.000 parmi les « vaincus » de la guerre savent qu'en France aussi des internationalistes luttent pour la même cause qu'eux. Eux aussi, maintenant peuvent suivre notre travail, discuter nos idées, se servir de notre documentation. La même pensée, qui, elle, ne connaît pas de frontières, nous relie maintenant et nous soutiendra dans les luttes communes que nous aurons à mener dans nos pays.

Que chacun de nos amis qui lira ces lignes pense à toute l'importance du petit don que nous lui demandons de faire pour la cause internationale. Qu'il sache l'importance de son acte et qu'il se réjouisse de son efficacité. Il est impossible qu'un seul parmi tous nos lecteurs ne réponde pas à notre appel.

**

Les encouragements, d'ailleurs, nous viennent de toutes parts. Voici aujourd'hui, la lettre d'un de nos fidèles amis de Belgique :

Chers Camarades,

Je suis heureux : mon but est atteint. Je souscris un abonnement à la Revue, au profit d'un camarade allemand. Quoique me trouvant dans une situation fort modeste, il m'est très doux d'accomplir ce geste.

C'est un devoir pour nous, militants socialistes de France et de Belgique, que de montrer aux prolétaires d'outre-Rhin, que nous ne sommes et n'entendons pas être leurs ennemis.

Montrons-leur les efforts que nous déployons pour combattre la propagande haineuse, meurtrière, des classes bourgeoise et capitaliste.

Disons à ces Camarades, que nous les aimons sincèrement, que notre aide leur est acquise et qu'au moment opportun, nous ne formerons qu'un seul homme, qu'un seul cœur, prêt à se venger d'un militarisme criminel, pour faire triompher la Révolution Proletarienne rédemptrice du monde.

Bien fraternellement.

François DESTREBECQ,

Cinquième Liste de Souscription

Somme recueillie : 437 55. Abonnements à servir : 17

Juès	7 »	Batut	5 »
Nicolier	5 »	Béjottes	10 »
Frappier	5 »	Worzat	5 »
Lachamp	20 »	Lambourg	5 »
Marcel B	2 »	Parachon	5 »

Rivoire	13 90	Diaz	5 »
Lauriaux	20 »	Puttermann	4 »
Lamic	3 »	Cohu	6 50
Mouron	2 »	Taudou	5 »
Rayet	10 »	Nobody	15 »
Eichberg	10 »	Delacroix	2 »
Bouchard	2 50	Notzel	25 »
Jarousse	5 »	Mahé	25 »
Ottavi	5 30	Matisse	20 »
Laborde	4 05	Chabert	25 »
Stronock	10 30	Hannedouche	25 »
Maillot	5 »	Maurier	25 »
Chassaude	4 »	Blanc du Collet	25 »
Maquarre	5 »		
Davenas	5 »		
Rivoire	14 »		437 55
Le Moign	5 »	Listes précédentes	2.877 60
Chaix	7 »		
Morazzani	5 »		3.315 15

132 abonnements

Total : 3.315.15. Abon. à servir 132

«... le premier Abonnement de lecture de Paris...»

C'est ainsi que les gens informés désignent les

NOUVELLES LIBRAIRIES - BIBLIOTHÈQUES

J.-G. TRONCHE

- Des livres propres, un minimum de dépense -
- Les meilleures œuvres de la littérature universelle -
- - - Toutes les nouveautés de la librairie - - -

7 BIBLIOTHÈQUES DANS PARIS

contenant, chacune, plusieurs milliers de volumes

VIII^e ARRONDISSEMENT
80, boulevard Malesherbes, 80
Cabine téléphonique gratuite
Métro : Villiers - Téléph. : Wagram 71-84

VI^e ARRONDISSEMENT
8, rue Dupuytren, 8
Métro : Odéon

XIV^e ARRONDISSEMENT
17, rue Alphonse-Daudet
Métro : Alsia

XV^e ARRONDISSEMENT
2, rue Belloni, 2
Métro : Pasteur

XVI^e ARRONDISSEMENT
88, rue La Fontaine
Métro : Auteuil-Michel-Ange

XVII^e ARRONDISSEMENT
9, rue Saussier-Ler y
Métro : Ternes

XVIII^e ARRONDISSEMENT
84, rue Lamark, 84
Nord-Sud : Lamark

Abonnement d'essai gratuit de huit jours à quiconque en fait la demande

ABONNEMENTS POUR LA PROVINCE

Prospectus sur demande adressé à la DIRECTION (bureaux) :

J.-G. TRONCHE

23, rue de Vaugirard, PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : FLEURUS 24-85 - CHÈQUE POSTAL : 253-84



CULTURE ET COMMUNISME

III

LA CULTURE PRÉCAPITALISTE (1)

par Georges MICHAËL

Quand on parle aujourd'hui de « culture », on a envie d'ajouter « intellectuelle », afin qu'on ne puisse confondre avec le seul autre sens du mot, qui est, n'est-ce pas : culture potagère, maraîchère, etc. ! Pourtant, il n'y a pas si longtemps, « culture » avait encore un autre sens, qui semblerait peut-être aujourd'hui bien vague : culture, c'était tradition, aisance et finesse naturelle, droiture de lignée, ce tranquille équilibre que prenait l'homme bien en place, grandi à sa place dans ces sociétés d'autrefois où castes et peuples et religions montaient d'une seule venue, de siècle en siècle. C'était ce sens indicible, surtout aujourd'hui, que garda longtemps un autre mot : civilisation. Et c'est bien à tout cela que pensait Charles Péguy lorsqu'il disait que nos savants de l'actuelle Sorbonne sont dénués de toute culture.

Il n'y a pas là simple jeu de mots. Quand des mots de cette valeur, des mots qui ont à charge tout simplement de définir l'effort humain sur la planète, changent secrètement de signe, il y a là autre chose apparemment qu'une fantaisie de convention linguistique. Il y va de la vie la plus profonde des sociétés. S'il nous est malaisé désormais d'évoquer des significations anciennes, essayons du moins d'analyser ce que notre esprit moderne entrevoit, imagine ou saisit quand nous parlons de culture, de culture intellectuelle.

LES IDEOLOGIES BOURGEOISES

Nous pensons avant tout au progrès, au progrès intellectuel bien entendu, mais nous sous-entendons aussi une idée de progrès général, humain, indéfini. Ce progrès nous semble à la fois l'ambiance grandiose et vague du temps présent et aussi notre destinée personnelle, la courbe décrite par notre esprit individuel et que nous élevons insensiblement chaque fois que nous ouvrons un livre, que nous entrons dans une bibliothèque, un musée ou un théâtre. C'est qu'alors nous nous cultivons. C'est-à-dire que nous réalisons en nous, partiellement, modestement, ce progrès universel des lumières, cet avènement de la Raison qui est bien le Vers la Gloire de la III^e République au même titre que la fresque bonapartiste peinte par Edouard Detaille au Panthéon. Voilà ce dont vivent et vivotent les loges maçonniques. Et voilà de quoi se nourrit certaine tradition « socialiste » dont nous avons esquissé, lors d'une précédente étude (2), l'évolution depuis le Tiers Etat jusqu'à Jaurès. Triomphe de la Raison, évolution démocratique et sociale, fatalité mé-

canique d'un marxisme « sur des roulettes », chaque fois que l'on se trouve devant ce mélange d'optimisme et d'apothéose, c'est qu'il s'agit d'idéologies essentiellement bourgeoises. Le capitalisme a grandi par la science, qui désormais progresse sans cesse. Le capitalisme a prospéré grâce à la doctrine du « laissez faire ». Laissons donc faire le progrès. Voilà un siècle et demi que la bourgeoisie sourit à ce firmament de progrès indéfini que lui font d'incessantes aurores scientifiques et la fourmillante danse, de par le monde, des « bonnes affaires ».

« Jamais, a dit Jaurès (3), la vie n'a atteint une plus prodigieuse intensité. » Or, jamais l'opposition des masses, ou tout au moins leurs désaffection à l'égard d'un régime social n'avait été plus générale dans autant de pays. Et jamais régime social n'avait aussi constamment provoqué le mépris des artistes et des intellectuels. Combien sont-ils, depuis cent ans, à jeter d'effrayants anathèmes contre l'ère de décadence, d'incurable ennui et de mort inaugurée par les sociétés « modernes » ? Vigny, Flaubert, Baudelaire, et combien encore jusqu'à ce dernier témoignage du grand Alexandre Blok que « Clarté » a publié (4) ! Il y a là une contradiction trop constante pour être fortuite. Voilà trop longtemps que cette civilisation trouve en ses génies ses juges les plus sévères.

Mais, répondez-vous, vous nous parlez là des artistes, des poètes, de tous ceux qui se retranchent de l'activité admirable que célébrait Jaurès ! — Eh bien ! prenons, si vous le voulez, votre définition de la culture, et voyons tout d'abord si la culture intellectuelle a trouvé sa terre d'élection dans les pays capitalistes. Si paradoxal que cela puisse paraître, il n'est pas certain que l'évolution capitaliste soit favorable d'une façon absolue à la science.

LE DEVELOPPEMENT SCIENTIFIQUE EN PERIODE CAPITALISTE

Nous ne saurions mieux faire ici que de consulter Georges Sorel dont le génie avait discerné dès longtemps ce problème. Il l'a examiné dans une suite trop peu connue d'études sur « la Science dans l'Education » qu'il publia en 1896 dans une revue dont il fut l'un des fondateurs : *Le Devenir social*. Dans le premier de ces articles, Sorel démontrait comment les nécessités de l'industrie ont vraiment substitué au but originel de la re-

(3) Dans son discours prononcé à la Chambre, en faveur de l'Ecole laïque le 21 janvier 1910 : *V. Pour la Laïque*, p. 8.

(4) V. nos numéros 12 et 13 : *La Faillite de l'Humanisme*.

(1) V. nos numéros du 15 septembre et 15 octobre 1922.
(2) V. notre numéro du 15 octobre 1922.

cherche scientifique — la connaissance des causes des phénomènes naturels — un but absolument nouveau : la prévision en rapport avec les intérêts du commerce. « On tient fort peu à savoir, on veut produire beaucoup de valeurs ». Ce qui aboutit à mêler constamment la science véritable et la simple connaissance empirique. « Pour l'industriel, dit encore George Sorel, les théories les plus exactes sont loin d'avoir, en général, la valeur des théories empiriques; il est fort rare qu'une doctrine complètement satisfaisante puisse donner des résultats applicables dans l'industrie... On a ainsi fini par identifier la science et l'ensemble des règles de prévision, qu'elles fussent ou qu'elles ne fussent pas vraiment scientifiques. » Sorel voyait dans ce fait la raison de l'énorme place tenue par les mathématiques dans l'enseignement de l'Ecole Polytechnique. « La science est devenue un admirable système de ruses destinées à mesurer indirectement ce que nous ne pouvons mesurer directement. »

Il s'en faut donc énormément que le capitalisme et la recherche scientifique soient les deux aspects d'un même mouvement de l'humanité vers la Vérité et la Puissance matérielle. Certes, l'application industrielle est d'importance capitale pour la science, mais il convient d'examiner, après Sorel, si les sociétés capitalistes ont réalisé cette application conformément aux intérêts profonds de la science. Il faut même dire que, pour un esprit aussi nourri des disciplines scientifiques que l'était celui de Sorel, l'attelage Science-Capitalisme dans une marche au Progrès semblait la plus grossière confusion. C'était sans aucun doute en savant, en tenant de la vraie cause de la science, que Sorel criait son mépris à ce positivisme d'Auguste Comte qui enrôlait si cavalièrement la science au service des plus fades illusions bourgeoises, — de cet optimisme d'une classe de parasites.

Mais la science des positivistes n'a pas limité ses prétentions aux mathématiques, aux recherches physiques et à leur application industrielle. Pour compléter ce glorieux avènement de la culture intellectuelle, il fallait s'attaquer au domaine propre de l'esprit. La fin du siècle dernier a vu naître dans un grand enthousiasme la psychologie « objective » et la sociologie, qui vinrent compléter le cycle « positif » prévu par Auguste Comte. Or, ces sciences naissent infirmes. Ici le capitalisme n'a pas, comme pour les sciences physiques, corrompu l'instrument de la recherche, perverti les méthodes dans une fièvre de fructueux résultats : ici le capitalisme a corrompu et en partie détruit déjà l'objet même de la recherche — les phénomènes de l'esprit. Une étude s'impose donc, où nous partirons de l'affirmation spontanée, parfois à demi-consciente, de tant de penseurs, de tant d'artistes, depuis un siècle : la culture intellectuelle remplace les cultures spirituelles ; l'esprit se meurt en ce temps ; le capitalisme n'est donc pas viable. Nous verrons ainsi pourquoi quiconque, à quelque titre que ce soit, dit « non » à cette société, se range fatalement, qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou non, sur le versant où se concentrent les forces communistes.

TOUTE CIVILISATION EST UN CHOIX

Il faut bien aborder ces sujets. Bien qu'ils soient philosophiques! Mais précisément parce qu'ils sont philosophiques, *Clarté* n'a aucune raison de se les interdire. Il faut donc simplement s'excuser de les exposer si sommairement, procédé dont le moindre risque est de donner

à une étude un hideux aspect dogmatique. Donc, sans autre préambule, nous dirons que nous ne croyons pas à la Raison, unique, universellement identique, virtuelle en toute cervelle humaine; et tout comme il n'y a pas la Raison tout court, il n'y a pas davantage la Civilisation tout court. Il y a des civilisations. Et chacune d'elles exalte telle faculté, telle force, telle valeur humaine. Par conséquent chacune d'elles en néglige d'autres. Supposez maintenant (c'est, si vous voulez du Jules Verne ou du Wells), supposez une civilisation exaltant telles facultés qui ne peuvent se développer en l'homme qu'au détriment des forces mêmes de la vie? Vous verrez le peuple qui s'adonne à cette civilisation dépérir des façons les plus étranges, et la plus étrange de toutes sera qu'il ne s'en apercevra pas! Eh bien, ce n'est là ni du Jules Verne ni du Wells: c'est ce qui vous arrive à vous et à moi, parce que vous et moi sommes Français, et que la France élabore depuis pas mal de générations une civilisation capitaliste. Et, comme je vous le disais, ni vous ni moi ne nous apercevons nettement de ce qui arrive. Nous faisons une civilisation! Par conséquent, nous avons l'impression d'aller de l'avant, de dépasser les aînés. Et pourtant vous et moi, puisque nous nous rencontrons sur cette page de *Clarté*, nous avons senti au fond de nous une malaise que l'éveil du sentiment de classe suffit à transformer en refus. Nos instincts refusent notre civilisation. Voilà le fait brutal. Vous voyez donc qu'une civilisation peut aller à l'encontre de vos besoins profonds, de ces besoins qui sont tout simplement le besoin de vivre.

Toute civilisation oriente ses peuples. On ne peut s'orienter sans choisir (hors de soi) un but, et (en soi) les moyens de l'atteindre. Nous voyons bien le premier choix; nous ne sentons guère le second que quand il se manifeste par notre adaptation à la fonction que nous avons choisie.

Mais, direz-vous, il y a donc un jour, une heure, où tel peuple décide: je vais me mettre à faire des pyramides, ou: je vais me mettre à faire des usines? Si les choses se passaient comme cela, nous saurions beaucoup mieux à quoi nous en tenir sur nous-mêmes et notre destin! Mais le choix se fait, c'est-à-dire, s'impose, de lui-même. Il est imposé à une société par la classe qui y domine. Et cette classe elle-même ne commande que parce qu'ainsi le veulent les besoins contemporains de la production.

Or, il y a un cas type où le choix est toujours admirable: c'est le cas de danger de mort. Dans cette conjoncture l'individu est capable d'un sursaut de force et d'une génialité prodigieuse, et la société concentre tout son soin à l'exaltation des qualités humaines les plus fécondes. Prenons l'autre cas extrême: la société est entièrement parasitaire ou accepte la domination d'une classe de parasites. Il est alors infaillible que les instincts entrent en décadence: la civilisation se raffine selon des directions aberrantes; toutes les Byzances et tous les mandarinats deviennent non seulement possibles mais fatals.

Proudhon avait trop de vigueur élémentaire pour ne pas fonder sur un sentiment analogue sa réhabilitation de la guerre en ce qu'elle est mère de valeurs spirituelles. Sorel n'a-t-il pas doté l'histoire d'une de ses vues les plus profondes en rattachant l'origine des grands mouvements humains aux mythes de lutte et de salut surgis spontanément aux yeux de toute équipe d'hommes qui se savait condamnée à mort? Et ne voyions-nous pas tout à l'heure Sorel stygmatiser les banalités optimistes des aristocraties parasitaires? Toujours est-il que mythes et

illusions sont le langage de classes ou de sociétés orientées selon leur fonction. C'est cette fonction qui décide.

LE CAPITALISME TUE L'ESPRIT

Les sociétés modernes ont pour fonction de produire. Mais elles sont dirigées par une classe qui a pour fonction de capitaliser. C'est donc cette dernière fonction qui va orienter tout le reste. Quelles seront les conséquences de cette orientation au point de vue spirituel?

Sorel nous a déjà montré comment la production capitaliste s'écarte de la science par ses besoins de réalisation immédiate, qui ne sont que le besoin de gagner sur cette réalisation. On produit donc trop et anarchiquement, en trichant à tous les moments du processus qui va de la production à la consommation. Car il s'agit avant tout de consommation, il s'agit de faire acheter; ce qui veut dire qu'on sollicitera chez l'homme les seuls besoins de consommation individuelle, quitte à les exaspérer pour multiplier ses achats d'objets fabriqués. Résultat? Citons Marx: « En période capitaliste, tout devient marchandise ». Inutile de commenter, n'est-ce pas?

Marx encore a trop longuement étudié les transformations opérées sur le mode de travail pour qu'il faille insister à cet égard. La machine s'interpose de plus en plus entre l'ouvrier et le sens, la valeur, la finalité (faudrait-il dire) du produit: on ne confie plus à l'ouvrier de tâche intégrale; au contraire, la division du travail, la taylorisation lui imposent un esclavage d'abrutissement.

Pendant ce temps dans les campagnes s'est produit une évolution négative non moins formidable. La science appliquée et vulgarisée produit dans les masses paysannes un rationalisme de fait qui rend promptement la religion impossible: on n'y croit plus, ou plutôt on ne s'y intéresse plus. La science supprime le mystère des forces naturelles, et, du coup, ces réserves de barbarie que l'histoire des peuples les plus évolués avait toujours gardées à sa disposition. Cela dit pour l'effet de la science. Mais le capitalisme campagnard est ici encore le facteur le plus puissant. C'est lui qui a divisé les campagnes en un système de choses à intérêt individuel hideusement limité, en une sorte de machine à fabriquer des collectivités à courte vue. C'est lui qui est le grand responsable des démocraties parlementaires.

Mais nous voilà conduits à examiner également dans les villes cette transformation que le capitalisme fait subir au milieu matériel où vivent les sociétés. Les villes sont, n'est-ce pas, de la matière pétrée par l'homme. Mais la science est venue, et la machine, partout appliquée, empêche l'homme d'imprimer sur les choses son propre vestige — ce mode jadis universel de l'art. Mais surtout le capitalisme est là, qui nous inonde de ses articles de série, et compose à tout individu anonyme un décor de camelote, un décor de pauvres choses qui ne sont que le fantôme, presque le sordide symbole, de la plus mesquine commodité. Et rien n'existe, rien n'est fait, rien n'est là que pour la commodité personnelle de l'individu X reproduit cinq millions de fois. Dans les rues où l'on passe, où l'on vit, qu'est-ce qui vous concerne? Cette devanure? On vous demande d'acheter, toujours... Ce n'est pas ça ce que vous demandiez! Car ce n'est pas ça que demandait de vous les civilisations, les cultures du temps où les hommes réunis étaient autre chose que des foules.

Car enfin nous y arrivons, et tout est là. Le plus immense bouleversement spirituel produit par le capitalisme, c'est qu'il a aboli la loi même selon laquelle se constitue tout groupe, toute société, toute structure sociale, au sens

organique de ces termes. Il y a une chose que les sociologues n'ont pas encore vue dans leurs livres, et c'est pourtant la chose même qu'ils cherchaient: quand des hommes se rassemblent pour le plaisir de se rassembler et de s'échauffer par leur seul nombre, ils forment une foule, et ils ne font rien; quand des hommes menacés dans leur sécurité ou leur vie se rassemblent pour se sauver, ils forment un groupe et deviennent capables d'opposer leur supériorité spirituelle de groupe à la supériorité matérielle qui les menace. Si la menace est durable, cette force spirituelle suscitée se concrétise (comme l'a vu Sorel) en un mythe. Et c'est cela l'élément de toute grande culture et de toute grande civilisation.

FOULES ET GROUPES

Réfléchissez un instant. Où voyez-vous, dans nos sociétés d'aujourd'hui, ce qui correspond à cette définition du groupe? Où voyez-vous des cadres sociaux qui ne sont que les frontières d'équipes, solidement cimentées par leur vie spirituelle commune? Le groupe, ou ce que nous désignons ainsi (car il faut bien choisir un terme), c'est le paquet d'hommes, l'équipe qui n'est qu'un grand corps multiple, cohérent, cohérent par son âme, sa volonté uniques. Aussi tout groupe a-t-il besoin de s'assembler, de reconstituer en un ensemble de rites sa propre raison d'être: figurer, représenter le danger qui l'obsède, afin de susciter en soi la réplique — le jaillissement du courage commun, la foi, l'union. Toute organisation de tribus, ou de classes en société s'est faite ainsi. Toute hiérarchie n'est rien d'autre que ce constat remembrement d'une collectivité en vue de la lutte séculaire qu'elle affronte. Les hommes ne fondent un groupe que pour créer cette arme humaine suprême: la force spirituelle. Les peuples précapitalistes ont eu beau produire et commercer (souvent bien plus intensément qu'on ne se l'imagine), ils avaient beau amorcer la division du travail social et constituer des classes dont chacune eût sa fonction économique, ils ne se sont jamais sentis assez puissants, assez certains de leur sécurité matérielle pour ne pas en appeler sans cesse à des traditions, des disciplines spirituelles. Et c'est ainsi que les sociétés précapitalistes demeuraient cohérentes et structurées. Il est facile de reconnaître dans les classes de l'ancien régime des classes économiques. Mais il faut ajouter que ces classes étaient aussi des Etats, c'est-à-dire des corps spirituellement cohérents et spirituellement hiérarchisés.

Or, voici le problème nouveau. La science nous vaut la sécurité matérielle. Elle a donné une puissance matérielle irrésistible à des individus par le capitalisme. Et les capitalistes ont rapidement conquis le pouvoir politique et commencé de reconstituer les sociétés selon le critérium de leur puissance: l'argent. Les diverses fonctions sociales ont été cataloguées selon les fortunes ou la pauvreté, puisque pour les remplir plus n'était besoin d'être préparé, armé par une tradition spirituelle particulière. Ainsi se sont formées les classes économiques du monde capitaliste, classes où l'on entre et d'où l'on sort selon le chiffre de ses ressources personnelles, classes qui se recrutent donc par le seul intérêt individuel de leurs participants. Ces classes ne sort plus à aucun degré des groupes au sens précédemment défini: elles ne sont que des collections d'individus, et ce n'est que par un abus grossier de vocabulaire que les sociologues nous parlent des collectivités bourgeoises.

Mais si, il y a pourtant une classe moderne qui ne peut se passer de force spirituelle, qui ne peut rien sans force spirituelle, sans cohésion morale: c'est le prolétariat.

cherche scientifique — la connaissance des causes des phénomènes naturels — un but absolument nouveau : la prévision en rapport avec les intérêts du commerce. « On tient fort peu à savoir, on veut produire beaucoup de valeurs ». Ce qui aboutit à mêler constamment la science véritable et la simple connaissance empirique. « Pour l'industriel, dit encore George Sorel, les théories les plus exactes sont loin d'avoir, en général, la valeur des théories empiriques; il est fort rare qu'une doctrine complètement satisfaisante puisse donner des résultats applicables dans l'industrie... On a ainsi fini par identifier la science et l'ensemble des règles de prévision, qu'elles fussent ou qu'elles ne fussent pas vraiment scientifiques. » Sorel voyait dans ce fait la raison de l'énorme place tenue par les mathématiques dans l'enseignement de l'Ecole Polytechnique. « La science est devenue un admirable système de ruses destinées à mesurer indirectement ce que nous ne pouvons mesurer directement. »

Il s'en faut donc énormément que le capitalisme et la recherche scientifique soient les deux aspects d'un même mouvement de l'humanité vers la Vérité et la Puissance matérielle. Certes, l'application industrielle est d'importance capitale pour la science, mais il convient d'examiner, après Sorel, si les sociétés capitalistes ont réalisé cette application conformément aux intérêts profonds de la science. Il faut même dire que, pour un esprit aussi nourri des disciplines scientifiques que l'était celui de Sorel, l'attelage Science-Capitalisme dans une marche au Progrès semblait la plus grossière confusion. C'était sans aucun doute en savant, en tenant de la vraie cause de la science, que Sorel criait son mépris à ce positivisme d'Auguste Comte qui enrôlait si cavalièrement la science au service des plus fades illusions bourgeoises, — de cet optimisme d'une classe de parasites.

Mais la science des positivistes n'a pas limité ses prétentions aux mathématiques, aux recherches physiques et à leur application industrielle. Pour compléter ce glorieux avènement de la culture intellectuelle, il fallait s'attaquer au domaine propre de l'esprit. La fin du siècle dernier a vu naître dans un grand enthousiasme la psychologie « objective » et la sociologie, qui vinrent compléter le cycle « positif » prévu par Auguste Comte. Or, ces sciences naissent infirmes. Ici le capitalisme n'a pas, comme pour les sciences physiques, corrompu l'instrument de la recherche, perverti les méthodes dans un fièvre de fructueux résultats : ici le capitalisme a corrompu et en partie détruit déjà l'objet même de la recherche — les phénomènes de l'esprit. Une étude s'impose donc, où nous partirons de l'affirmation spontanée, parfois à demi-consciente, de tant de penseurs, de tant d'artistes, depuis un siècle : la culture intellectuelle remplace les cultures spirituelles ; l'esprit se meurt en ce temps ; le capitalisme n'est donc pas viable. Nous verrons ainsi pourquoi quiconque, à quelque titre que ce soit, dit « non » à cette société, se range fatalement, qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou non, sur le versant où se concentrent les forces communistes.

TOUTE CIVILISATION EST UN CHOIX

Il faut bien aborder ces sujets. Bien qu'ils soient philosophiques! Mais précisément parce qu'ils sont philosophiques, Clarté n'a aucune raison de se les interdire. Il faut donc simplement s'excuser de les exposer si sommairement, procédé dont le moindre risque est de donner

à une étude un hideux aspect dogmatique. Donc, sans autre préambule, nous dirons que nous ne croyons pas à la Raison, unique, universellement identique, virtuelle en toute cervelle humaine; et tout comme il n'y a pas la Raison tout court, il n'y a pas davantage la Civilisation tout court. Il y a des civilisations. Et chacune d'elles exalte telle faculté, telle force, telle valeur humaine. Par conséquent chacune d'elles en néglige d'autres. Supposez maintenant (c'est, si vous voulez du Jules Verne ou du Wells), supposez une civilisation exaltant telles facultés qui ne peuvent se développer en l'homme qu'au détriment des forces mêmes de la vie? Vous verrez le peuple qui s'adonne à cette civilisation dépérir de façons les plus étranges, et la plus étrange de toutes sera qu'il ne s'en apercevra pas! Eh bien, ce n'est là ni du Jules Verne ni du Wells: c'est ce qui vous arrive à vous et à moi, parce que vous et moi sommes Français, et que la France élabore depuis pas mal de générations une civilisation capitaliste. Et, comme je vous le disais, ni vous ni moi ne nous apercevons nettement de ce qui arrive. Nous faisons une civilisation! Par conséquent, nous avons l'impression d'aller de l'avant, de dépasser les aînés. Et pourtant vous et moi, puisque nous nous rencontrons sur cette page de Clarté, nous avons senti au fond de nous une malaise que l'éveil du sentiment de classe suffit à transformer en refus. Nos instincts refusent notre civilisation. Voilà le fait brutal. Vous voyez donc qu'une civilisation peut aller à l'encontre de vos besoins profonds, de ces besoins qui sont tout simplement le besoin de vivre.

Toute civilisation oriente ses peuples. On ne peut s'orienter sans choisir (hors de soi) un but, et (en soi) les moyens de l'atteindre. Nous voyons bien le premier choix; nous ne sentons guère le second que quand il se manifeste par notre adaptation à la fonction que nous avons choisie.

Mais, direz-vous, il y a donc un jour, une heure, où tel peuple décide: je vais me mettre à faire des pyramides, ou: je vais me mettre à faire des usines? Si les choses se passaient comme cela, nous saurions beaucoup mieux à quoi nous en tenir sur nous-mêmes et notre destin! Mais le choix se fait, c'est-à-dire, s'impose, de lui-même. Il est imposé à une société par la classe qui y domine. Et cette classe elle-même ne commande que parce qu'elle veut les besoins contemporains de la production.

Or, il y a un cas type où le choix est toujours admirable: c'est le cas de danger de mort. Dans cette conjoncture l'individu est capable d'un sursaut de force et d'une génialité prodigieuse, et la société concentre tout son soin à l'exaltation des qualités humaines les plus fécondes. Prenons l'autre cas extrême: la société est entièrement parasitaire ou accepte la domination d'une classe de parasites. Il est alors infaillible que les instincts entrent en décadence: la civilisation se raffine selon des directions aberrantes; toutes les Byzances et tous les manécanats deviennent non seulement possibles mais fatals.

Proudhon avait trop de vigueur élémentaire pour ne pas fonder sur un sentiment analogue sa réhabilitation de la guerre en ce qu'elle est mère de valeurs spirituelles. Sorel n'a-t-il pas doté l'histoire d'une de ses vues les plus profondes en rattachant l'origine des grands mouvements humains aux mythes de lutte et de salut surgis spontanément aux yeux de toute équipe d'hommes qui se savait condamnée à mort? Et ne voyions-nous pas tout à l'heure Sorel stygmatiser les banalités optimistes des aristocraties parasitaires? Toujours est-il que mythes et

illusions sont le langage de classes ou de sociétés orientées selon leur fonction. C'est cette fonction qui décide.

LE CAPITALISME TUE L'ESPRIT

Les sociétés modernes ont pour fonction de produire. Mais elles sont dirigées par une classe qui a pour fonction de capitaliser. C'est donc cette dernière fonction qui va orienter tout le reste. Quelles seront les conséquences de cette orientation au point de vue spirituel?

Sorel nous a déjà montré comment la production capitaliste s'écarte de la science par ses besoins de réalisation immédiate, qui ne sont que le besoin de gagner sur cette réalisation. On produit donc trop et anarchiquement, en trichant à tous les moments du processus qui va de la production à la consommation. Car il s'agit avant tout de consommation, il s'agit de faire acheter; ce qui veut dire qu'on sollicitera chez l'homme les seuls besoins de consommation individuelle, quitte à les exaspérer pour multiplier ses achats d'objets fabriqués. Résultat? Citons Marx: « En période capitaliste, tout devient marchandise ». Inutile de commenter, n'est-ce pas?

Marx encore a trop longuement étudié les transformations opérées sur le mode de travail pour qu'il faille insister à cet égard. La machine s'interpose de plus en plus entre l'ouvrier et le sens, la valeur, la finalité (faudrait-il dire) du produit: on ne confie plus à l'ouvrier de tâche intégrale; au contraire, la division du travail, la Taylorisation lui imposent un esclavage d'abrutissement.

Pendant ce temps dans les campagnes s'est produit une évolution négative non moins formidable. La science appliquée et vulgarisée produit dans les masses paysannes un rationalisme de fait qui rend promptement la religion impossible: on n'y croit plus, ou plutôt on ne s'y intéresse plus. La science supprime le mystère des forces naturelles, et, du coup, ces réserves de barbarie que l'histoire des peuples les plus évolués avait toujours gardées à sa disposition. Cela dit pour l'effet de la science. Mais le capitalisme campagnard est ici encore le facteur le plus puissant. C'est lui qui a divisé les campagnes en un système de choses à intérêt individuel hideusement limité, en une sorte de machine à fabriquer des collectivités à courte vue. C'est lui qui est le grand responsable des démocraties parlementaires.

Mais nous voilà conduits à examiner également dans les villes cette transformation que le capitalisme fait subir au milieu matériel où vivent les sociétés. Les villes sont, n'est-ce pas, de la matière pétrée par l'homme. Mais la science est venue, et la machine, partout appliquée, empêche l'homme d'imprimer sur les choses son propre vestige — ce mode jadis universel de l'art. Mais surtout le capitalisme est là, qui nous inonde de ses articles de série, et compose à tout individu anonyme un décor de camelote, un décor de pauvres choses qui ne sont que le fantôme, presque le sordide symbole, de la plus mesquine commodité. Et rien n'existe, rien n'est fait, rien n'est là que pour la commodité personnelle de l'individu X reproduit cinq millions de fois. Dans les rues où l'on passe, où l'on vit, qu'est-ce qui vous concerne? Cette devanture? On vous demande d'acheter, toujours... Ce n'est pas ça ce que vous demandiez! Car ce n'est pas ça que demandaient de vous les civilisations, les cultures du temps où les hommes réunis étaient autre chose que des foules.

Car enfin nous y arrivons, et tout est là. Le plus immense bouleversement spirituel produit par le capitalisme, c'est qu'il a aboli la loi même selon laquelle se constitue tout groupe, toute société, toute structure sociale, au sens

organique de ces termes. Il y a une chose que les sociologues n'ont pas encore vue dans leurs livres, et c'est pourtant la chose même qu'ils cherchaient: quand des hommes se rassemblent pour le plaisir de se rassembler et de s'échauffer par leur seul nombre, ils forment une foule, et ils ne font rien; quand des hommes menacés dans leur sécurité ou leur vie se rassemblent pour se sauver, ils forment un groupe et deviennent capables d'opposer leur supériorité spirituelle de groupe à la supériorité matérielle qui les menace. Si la menace est durable, cette force spirituelle suscitée se concrétise (comme l'a vu Sorel) en un mythe. Et c'est cela l'élément de toute grande culture et de toute grande civilisation.

FOULES ET GROUPES

Réfléchissez un instant. Où voyez-vous, dans nos sociétés d'aujourd'hui, ce qui correspond à cette définition du groupe? Où voyez-vous des cadres sociaux qui ne sont que les frontières d'équipes, solidement cimentées par leur vie spirituelle commune? Le groupe, ou ce que nous désignons ainsi (car il faut bien choisir un terme), c'est le paquet d'hommes, l'équipe qui n'est qu'un grand corps multiple, cohérent, cohérent par son âme, sa volonté uniques. Aussi tout groupe a-t-il besoin de s'assembler, de reconstituer en un ensemble de rites sa propre raison d'être: figurer, représenter le danger qui l'obsède, afin de susciter en soi la réplique — le jaillissement du courage commun, la foi, l'union. Toute organisation de tribus, ou de classes en société s'est faite ainsi. Toute hiérarchie n'est rien d'autre que ce constant remembrement d'une collectivité en vue de la lutte séculaire qu'elle affronte. Les hommes ne fondent un groupe que pour créer cette arme humaine suprême: la force spirituelle. Les peuples précapitalistes ont eu beau produire et commercer (souvent bien plus intensément qu'on ne se l'imagine), ils avaient beau amorcer la division du travail social et constituer des classes dont chacune eût sa fonction économique, ils ne se sont jamais sentis assez puissants, assez certains de leur sécurité matérielle pour ne pas en appeler sans cesse à des traditions, des disciplines spirituelles. Et c'est ainsi que les sociétés précapitalistes demeuraient cohérentes et structurées. Il est facile de reconnaître dans les classes de l'ancien régime des classes économiques. Mais il faut ajouter que ces classes étaient aussi des Etats, c'est-à-dire des corps spirituellement cohérents et spirituellement hiérarchisés.

Or, voici le problème nouveau. La science nous vaut la sécurité matérielle. Elle a donné une puissance matérielle irrésistible à des individus par le capitalisme. Et les capitalistes ont rapidement conquis le pouvoir politique et commencé de reconstituer les sociétés selon le critérium de leur puissance: l'argent. Les diverses fonctions sociales ont été cataloguées selon les fortunes ou la pauvreté, puisque pour les remplir plus n'était besoin d'être préparé, armé par une tradition spirituelle particulière. Ainsi se sont formées les classes économiques du monde capitaliste, classes où l'on entre et d'où l'on sort selon le chiffre de ses ressources personnelles, classes qui se recrutent donc par le seul intérêt individuel de leurs participants. Ces classes ne sort plus à aucun degré des groupes au sens précédemment défini: elles ne sont que des collections d'individus, et ce n'est que par un abus grossier de vocabulaire que les sociologues nous parlent des collectivités bourgeoises.

Mais si, il y a pourtant une classe moderne qui ne peut se passer de force spirituelle, qui ne peut rien sans force spirituelle, sans cohésion morale: c'est le prolétariat.

Ceux qui sont dénués de la sécurité matérielle, de toute puissance d'argent, ceux-là demeurent dans les conditions qui ont poussé l'homme à s'unir en groupes. C'est en vain qu'on dénonce le prolétariat comme n'ayant d'autre signe distinctif que son intérêt propre : cet intérêt, il ne peut le défendre que par sa solidarité. Le combat entre lui et la bourgeoisie est donc bien le combat entre deux civilisations : la solidarité prolétarienne, seule promesse pour l'humanité de cette vie collective organique sans laquelle il n'y a pas de valeurs spirituelles, et l'intérêt bourgeois dont l'optimisme se leurre d'un rêve de progrès indéfini par la culture intellectuelle des individus. Mais c'est aussi le combat entre la vie des peuples et la mort des peuples, car la bourgeoisie a raté sa tentative de réorganisation des sociétés.

LE CAMOUFLAGE BOURGEOIS

Ce n'est pas absolument nouveau. Il y a déjà eu des exemples nombreux de sociétés commandées par une classe parasitaire. Cette classe a toujours, en ce cas, tenté avant tout de faire partager à l'ensemble de la société ses conditions de vie propre. Les riches Romains exploitaient les peuples lointains pour nourrir et distraire la plèbe ; la France bourgeoise a essayé et essaye encore d'exploiter l'Allemagne pour pouvoir conserver aux ouvriers leurs salaires et aux paysans leurs gains, et l'Etat bourgeois a toujours préconisé les participations des ouvriers aux bénéfices, les mutualités, les cinémas, etc.

De notre temps, comme nous assistons à un cas de décadence spirituelle sans précédent, que le morcelage de la société par l'instabilité des conditions économiques se traduit en un effrayant, un invraisemblable atomisme d'individus sans aucune aimantation spirituelle, la bourgeoisie essaye de lier les foules flottantes et éparées par des idéologies. Trotski a souvent dénoncé l'importance du fait (6). La bourgeoisie profite de l'effrayant vide spirituel qu'elle a créé pour fabriquer l'opinion de toutes pièces grâce à la grande presse. D'autre part, elle se préoccupe d'imprimer dans la tête des enfants les idées qui sont favorables au régime politique qu'elle choisit (démocratique ou autoritaire) : et c'est ici le rôle considérable de l'Instruction Publique, que nous avons déjà examiné dans la première de ces études (7). Enfin, elle accrédite de toutes

(6) V. notamment *Entre l'Impérialisme et la Révolution*. Trotski a d'ailleurs traité ce problème dans un ouvrage récent, non encore traduit.

(7) V. notre numéro du 15 septembre 1922.

ses forces la conception strictement intellectuelle de la culture, qui lui confère le prestige spirituel dont elle manque, puisqu'il n'y a pas d'art bourgeois. C'est ainsi qu'elle s'enorgueillit de sa psychologie et de sa sociologie positivistes.

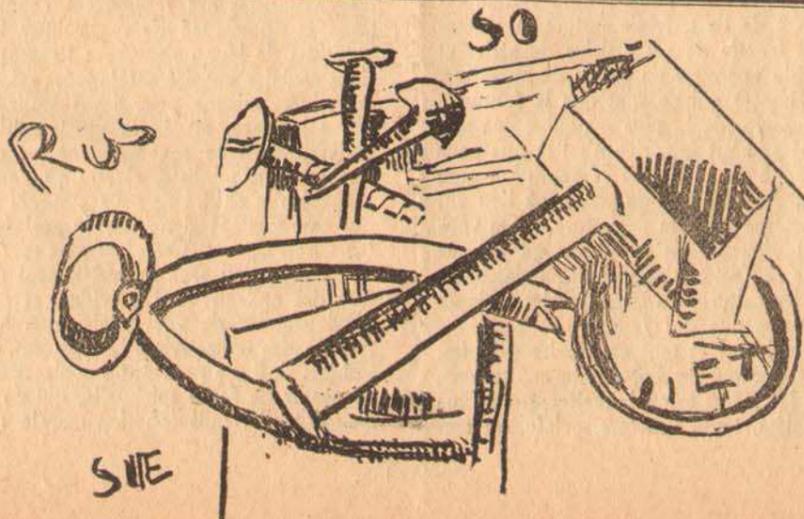
Mais nous lui rions au nez car elle-même nous prouve qu'elle ment : sinon pourquoi ferait-elle sans cesse appel à ce qui reste des anciennes disciplines spirituelles — Eglise, armée, et jusqu'à la vertu de la classe qu'elle fut : la rigueur, l'honnêteté bourgeois ? Enfin, comme on ne vit pas en agitant en l'air des cadavres, la bourgeoisie a senti dans la guerre une occasion inespérée de reformer dans la société une unité vraiment organique : le danger militaire créa l'union sacrée. Quelle aubaine ! Aussi voyez-vous comme on la prolonge, comment, de toutes ses forces, on nous figure un danger national pour reformer le groupe national !

Alors nous disons : ce n'est pas sérieux ! Si la hiérarchie d'argent, la hiérarchie purement économique était viable, ne se serait-elle pas imposée avec le calme d'une santé qui vient ? Pour qu'après un siècle nos Etats capitalistes fassent encore sans cesse appel à des vieilleries et à des leurre, c'est vraiment que l'orientation vers la « civilisation » capitaliste est une gageure de l'humanité.

Les gageures ne durent pas. On en sort ou on en crève. L'histoire a déjà souvent liquidé des impasses. Mais jusqu'à présent le parasitisme, en émasculant un peuple, le vouait par là même à l'invasion : toute décadence spirituelle portait sa rançon de déchéance politique ou militaire. Au contraire pour la première fois la décadence morale se produit à mesure que s'accroît le pouvoir matériel du capitalisme. Nos sociétés modernes n'ont rien à craindre du barbare. Leur assiette est trop considérable, leur outillage trop énorme, Jean-Richard Bloch l'a constaté déjà dans ces colonnes (8). Il est inutile de rêver de ruines totales pour atteindre à la régénération.

Reste donc le seul espoir : la seule chose qui n'est rien si elle n'est constituée en une équipe. Quiconque nie la valeur de la « culture » moderne et de notre moderne civilisation doit mettre sa foi d'homme dans la solidarité du prolétariat. Et ce n'est pas en intellectuel pur que l'on peut entrer dans ce camp : la négation de la société présente est une négation d'instinct, et l'esprit ne vient ensuite que pour la fonder et l'armer. C'est d'instinct que nous sentons le gage d'une culture nouvelle, vivante, donc vraie, dans l'appel de Marx : « Prolétaires de tous les pays, UNISSEZ-VOUS ! »

(8) V. *Optimisme du pessimisme* dans nos numéros 3 et 5.



NAISSANCE PRATIQUE DU CINÉMA

Par Léon MOUSSINAC

Bibliographie

Attendons-nous à voir surgir, dans un temps que j'espère proche, car il marquera peut-être l'avènement du cinéma au règne de l'intelligence, toute une littérature cinématographique.

Jusqu'à ce jour, peu de livres : *Le Cinéma*, d'Henri-Diamant-Berger, *Cinéma et Co*, *Photogénie et Charlot*, de Louis Delluc, *Cinéma*, de P. A. Birot, devenu introuvable, et *Cinéma*, de Jean Epstein. Par contre, beaucoup d'articles qui ont la valeur d'essais ou d'études et qu'ont publiés des revues comme *L'Esprit nouveau*, *Le Mercure de France*, *Le Crapouillot*, *La Connaissance*, *Choses de Théâtre*, *Le Film et Cinéa*.

Louis Delluc a écrit le premier sur le cinéma. Il avait d'abord haï celui-ci, comme tout le monde ; puis, son admiration était née de la révélation américaine. Parmi l'indifférence des intellectuels, l'incompréhension dange-

reuse des marchands, l'instinct de la foule conquise, il a osé dire ce qu'il fallait et avec les mots qu'il fallait. Il a mis son talent original au service de cette cause nouvelle. Attitude qui n'était pas sans audace et qui a influencé toute cette période de formation hésitante. Il a fixé les différents aspects des manifestations du cinéma, avec une remarquable clairvoyance, en des années particulièrement confuses. Enfin, un peu d'ordre dans les faits, un peu de clarté dans les idées. Même encore, il a communiqué sa foi à un grand nombre. Il a converti beaucoup de sceptiques, voire d'ennemis. Par là, sa tâche a été belle et unique.

Cinéma et Co, ces « confidences d'un spectateur », restera ainsi comme le premier témoignage de la compréhension du cinéma par un intellectuel. Depuis, Louis Delluc, non content de prêcher la bonne parole, a mis lui-même la main à la pâte. Il a essayé de prouver par des exemples ce qu'il avançait, et, il fallait pour cela beaucoup de courage. (1).

Dans *Photogénie*, il a poursuivi sa logique ; et on y trouve, en maintes pages, un certain nombre d'aphorismes que les cinégraphistes, notamment, ont pu méditer avec profit :

« Nos meilleurs films sont parfois très laids pour être dus à trop de conscience laborieuse et factice... »

« La grande ressource des ignorants est de substituer la photographie au cinéma... »

« La photogénie, c'est l'accord du cinéma et de la photographie... »

« L'écran demande, appelle, exige tous les raffinements de la technique, mais le spectateur n'a pas à savoir

(1) Films: *La Fête Espagnole* avec Germaine A. Du-lac; *Le Silence*, *Fumée Noire*, *Fièvre*, *Le Tonnerre*, *La Femme de Nulle Part*.

le prix de cet effort, il n'a qu'à regarder l'expression et à la recevoir toute nue, ou lui paraissant telle...

« Les maîtres de l'écran sont ceux qui parlent à toute la foule ».

Il y confirme le reproche que j'ai adressé déjà aux intellectuels :

« L'élite — qu'elle dit — a bien tort de ne pas s'apercevoir de l'importance d'un tel événement. Il nous surgit un art populaire véritable, à nous Français, qui n'en avons jamais eu que sous la forme pompeuse, spéciale et impérieuse du luxe de l'Eglise. Et le monde entier des civilisés n'a pas eu de spectacle aussi vaste depuis les Dionysies athéniennes ! Vingt siècles de christianisme ont-ils remplacé ou tout bonnement étouffé ce besoin d'unir les idéals inconscients de la foule en un idéal représenté par une idée, une danse, un masque ? »

« ...Le cinéma est plus puissant que tout autre spectacle. Il rapproche davantage, il est même international,

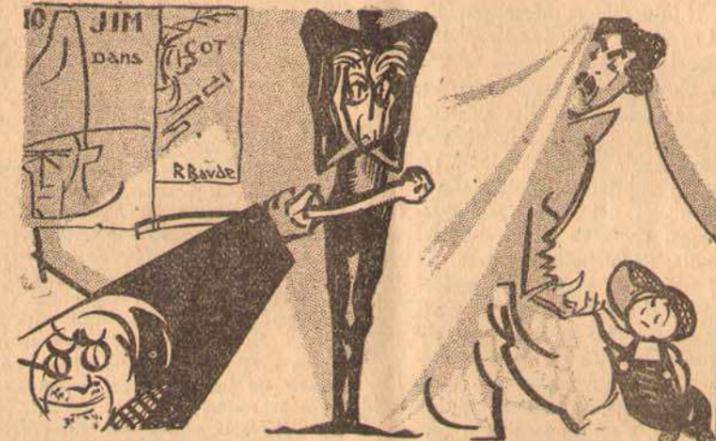
et c'est tellement énorme que personne ne songe à s'en étonner. Quand on se rendra compte de l'action mondiale du ciné, on sera peut-être terrifié. Car il faudrait parfois guider ce maître des foules ; mais les individualités mercantiles et artistiques s'entredévorent ; les propagandes se combattent grossièrement. Et tous ceux de France qui pourraient ou devraient savoir, méprisent l'écran ou ne le servent que du fond d'une lo-

ge, près de l'Etoile ou sur le Boulevard. Même s'ils ne voient pas que c'est un art populaire en marche, ils gagneraient à aller de temps en temps dans les quartiers excentriques. Ce que la foule pense d'un film dramatique, d'une pitrerie ou des actualités est un enseignement. Et, ce qu'il est plus pressé de connaître, un renseignement ».

Jean Epstein possède une intelligence exceptionnelle de l'esprit nouveau de ce temps. Il en a étudié les aspects les plus attachants dans le domaine littéraire avec une sûre vision et un sens profond des réalités nouvelles. Il ne pouvait se désintéresser du cinéma. Aussi l'écran a-t-il retenu une bonne part, sinon la majeure part de sa passion (2). Dans *Cinéma*, il s'est appliqué à en scruter les possibilités exactes, aussi intéressé qu'il reste au moyen d'expression qu'à la chose exprimée. Il célèbre cette force neuve avec un lyrisme convaincant, et j'insisterai moins sur la présentation de ce petit livre que sur l'essence de ces chapitres où Jean Epstein révèle le vrai visage du cinéma, justifie son enthousiasme du gros plan ou développe cette idée que le cinéma est avant tout mystique :

« Le gros plan est un renforteur. Déjà, par les seules dimensions. Si la tendresse exprimée par un visage dix fois géant, n'est sans doute pas dix fois plus émouvante, c'est qu'ici, dix et mille et cent mille auraient une signi-

(2) Passant lui-même de la théorie à l'action, il vient de réaliser *Pasteur*, le film édité à l'occasion du centenaire du grand savant.



(Dessin R. Baude.)

fiction analogue, erronée, et pouvoir affirmer seulement deux, serait de conséquences prodigieuses. Mais, quelle que soit sa valeur numérique, cet agrandissement agit sur l'émotion, et moins la confirme que la transforme, et, moi, m'inquiète. Des séries croissantes ou décroissantes, dosées, obtiendraient des effets de finesse encore exceptionnels et chanceux. Le gros plan modifie le drame par l'impression de proximité. La douleur est à portée de main. Si j'étends le bras, je te touche, intimité. Je compte les cils de cette souffrance. Je pourrais avoir le goût de ses larmes. Jamais un visage ne s'est encore ainsi penché sur le mien. Au plus près, il me talonne, et c'est moi qui le poursuis front contre front. Ce n'est même pas vrai qu'il y ait de l'air entre nous ; je le mange. Il est en moi comme un sacrement. Acuité visuelle maxima...

« Il attache (le cinéma) une valeur toute importante à ce qui représente extérieurement les actes de l'intelligence. Il est mauvais peintre, mauvais sculpteur, mauvais romancier. Il se pourrait qu'il ne soit pas un art, mais autre chose, mais mieux ? Ceci le distingue qu'à travers les corps, il enregistre la pensée. Il l'amplifie et même, parfois, la crée où elle n'était pas. Un visage n'est jamais photographique, mais son émotion quelquefois...

« Le ciné nomme, mais visuellement, les choses, et spectateur, je ne doute pas une seconde qu'elles existent. Tout ce drame et tant d'amour ne sont que lumière et ombre. Un carré de drap blanc, seule matière, suffit à répercuter si violemment toute la substance photogénique. Je vois ce qui n'est pas, et je le vois, cet irréel, spécifiquement. Des acteurs, qui croyaient vivre, se manifestent ici plus que morts, moins que nuls, négatifs, et d'autres, ou des objets inertes, soudain, sentent, méditent, se transforment, menacent et vivent une vie d'insecte accélérée, vingt métamorphoses à la fois. D'où sortant, la foule qui s'y est instruite autrement que vous, fauteurs de films antia-cologiques, ne croyez, conserve le souvenir d'une terre nouvelle, d'une réalité seconde, muette, lumineuse, rapide et habile. Bien mieux qu'une idée, c'est un sentiment que le ciné apporte au monde ».

Et Jean Epstein de conclure spirituellement :

« Pendant les films, le vieux monsieur répète à sa femme : Que c'est bête, cette histoire, ma bonne amie. Eh oui, vieux monsieur, toutes les histoires sont bêtes à l'écran. Croyez-moi, c'est ce qui y est admirable. Il reste le sentiment. Mais les sentiments ne vous intéressent plus ».

N'en déplaise à Jean Epstein, je crois que le développement d'un sentiment ou de sentiments divers peut avoir pour le spectateur le même intérêt qu'une « histoire ». Seulement, il est indispensable qu'il sache « regarder un film ». S'il cherche encore exclusivement le sujet, c'est que son initiation n'est pas faite. Il se libérera mieux de ce besoin au fur et à mesure qu'il comprendra davantage, s'il y a lieu, le mode expressif des images, qu'il jouira de leur beauté propre et de leur richesse animée. Cette peinture de Chardin ou de Cézanne, j'en ai dit déjà, ne

me retient pas par son sujet : deux pommes sur une nappe. Sujet ? plutôt prétexte. Dans un poème symphonique également. Il y a autre chose. A l'écran aussi, il peut y avoir autre chose que la poursuite de la jeune fille et le duel des deux rivaux. Regardez bien, surtout habituez-vous à regarder, et vous trouverez. Evidemment, vous trouverez, si le cinégraphiste s'est déjà lui-même appliqué à y mettre ce que vous cherchez : une plastique mouvante. J'avoue que cela reste assez exceptionnel, mais le hasard vous procurera encore assez de joies pour vous dédommager, surtout si vous voulez vous donner la peine d'un peu réfléchir d'abord, — ou ensuite.

Memento

Il a, dans *l'Épreuve du Feu*, du Suédois Sjöström, à qui l'on doit déjà *Les Proscrits*, *La Charrette fantôme*, et quelques autres films remarquables, un lyrisme encore trop littéraire à mon avis, moins directement visuel que celui de Thomas Ince, dans *Pour sauver sa Race* ou *la Conquête de l'Or*, mais un lyrisme tout de même qui s'élargit jusqu'à atteindre à une certaine puissance. Lors de sa présentation, cette légende se développait sur un rythme d'abord hésitant qui s'affirmait pleinement ensuite jusqu'à l'admirable accord final. De la réalisation, il faut dire qu'elle parvient par moments à une vérité suggestive dont il serait vain de chercher chez nous des exemples aussi complets. Je ne suis pas partisan des reconstitutions, tout au moins dans l'état présent de la cinégraphie, je les juge prématurées, mais je dois m'incliner devant des œuvres comme *Le Trésor d'Arne*, de Mauritz Stiller, dont la force évocatrice, la poésie pénétrante ont soulevé mon émotion.

Le Serment nous restitue un Sessue Hayakawa, qui nous avait fait crier d'angoisse dans *Fils d'Amiral*, *Le Sacrifice de Tamura* et *Le Temple du Crépuscule*. Ici, c'est la personnalité de l'acteur qui s'impose et non le réalisateur du film. On ne va pas voir *Le Serment*. On va voir Sessue Hayakawa. Il reste donc qu'on est ou qu'on n'est pas sensible au jeu précis de ce masque. Ainsi on perd ou on gagne sa soirée.

Je voudrais parler des films français récents. Mais où sont-ils ? Si. Il y a *Crainquebille*, un tour de force de Jacques Feyder, le réalisateur de *l'Atlantide*. Qu'on m'entende bien ! *Crainquebille* à l'écran, ça ressemble fort à une gageure. J'estime qu'on ne pouvait guère mieux transposer visuellement la nouvelle d'Anatole France. Mais *Crainquebille* n'est pas un film.

Les documentaires sensationnels tiennent beaucoup d'affiches. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Mais je voudrais seulement qu'on réglât un peu mieux leur édition. Nous en sommes aux expéditions arctiques, antarctiques, aux excursions dans les glaciers. Les éditeurs ont le sentiment de l'actualité. Il est vrai que, d'autre part, on édite trois films sur le Maroc. Ceci compense cela — au point de vue du décor s'entend. Mais les marchands prouvent ainsi qu'ils n'ont aucunement le sens de leurs affaires et qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour lasser le public avec des sujets à peu près semblables, si émouvants parfois puissent-ils être, comme *Nanouk l'Esquimau*, *l'Expédition Scott*, et *l'Expédition Shackleton*. Ils se concurrencent eux-mêmes inutilement. Mais, il y a longtemps que notre étonnement s'est émoussé en ces matières.

L. M.



LES HOMMES FUTURS

Par Stanislas K. NEUMANN (Traduction du tchèque par Emmanuel SIBLIK)

Neumann est un des représentants les plus autorisés de la jeune poésie tchèque dont Clarté se devait de donner la primeur au public français.

J'aime toutes les choses dont les rapports sont simples.
Et j'aime aussi, par-dessus tout, les hommes simples.
Ils sont chastes et purs,
Et, rencontrés cent fois, gardent le goût des faines mûres
Et la simplicité de la nature.

Qui les accompagne
Est sans péril et certain
Comme dans la chambre d'un homme des campagnes
Qui comme le seigle est resté sain.
Ils ne sont pas la lanterne aux fragments bariolés qui dévoile
A chaque tour le mensonge d'une autre étoile.
Tout est solide en eux
Comme dans l'arbre issu du sol et du soleil
Qui à lui-même est demeuré pareil.
Leurs crimes sont ceux
De l'épervier qui chasse,
Leurs bienfaits sont semblables à des grappes,
Et leur ordre est celui par qui le monde fut.

L'avenir est à eux.
Le monde attend leur vertu
Comme l'herbe sèche attend l'eau.
Si leurs yeux ne sont pas tous du même bleu
En eux tous luira le même éclair sincère.
Ils aimeront vivre sur le coteau
En paix avec l'univers,
Ils aimeront la terre
Comme le fils aime son père.
Ils n'en seront pas les orgueilleux assassins

La vie est un vin de prix qu'il faut boire goutte à goutte
Voilà ce qu'ils diront en se mettant en route
Pour aller danser ou travailler.
Méprisant l'avarice et la ruse,
Comme des enfants qui s'amuse,
Accroupis au bord du ruisseau,
A se verser d'une main à l'autre une poignée d'eau,
Tels ils aimeront la vie.

Ils ne trahiront pas la fleur de la prairie
En échange d'une pièce d'or...
Et pour l'engeance avide
Ils auront leur rire de ruisseau.

A ceux qui jonglent sur les tréteaux
Ils voudront bien donner leurs applaudissements.
Les jongleurs de l'idée et ceux du sentiment,
Plus que la peste et que la lèpre ils les fuiront
Et de loin ils leur crieront :
Hypocondres, pontifes, impérialistes, esthètes,
Usuriers, spéculateurs et suffragettes.
Gardez pour vous les papillons de votre tête,
Vous nous cachez notre soleil. Faites-nous place.
Pour tout au monde, pourquoi nous ennuyer ainsi,
Vous les bouffons et les voraces ?
Vous n'avez pas la force qui obscurcit
L'éclat du cerisier en fleurs,
Ni celle qui console la veuve en pleurs.
Auprès de vous, quelle sagesse profonde
Dans les enfants qui babillent,
Dans les vieilles qui prient,
Dans les femmes coquettes qui rient...



(Bois gravé de Lucien-Jacques.)

NOCTURNE

par Phillips RUSSEL (traduit par Léon BAZALGETTE)

Phillips Russell est parmi la jeune génération américaine, l'un des poètes dont le talent s'affirme.

Nuit,

Je vague en toi, extatique, à pas feutrés comme un chat. Je marche dans ta noirceur comme dans un voile, le visage emmitoufflé de ton velours, ne laissant que les yeux pour contempler calmement l'existence.

La rue déserte est comme le plateau après le baisser du rideau, quand les acteurs sont partis. Je puis en liberté jouer ma pièce à moi.

Je lève les yeux au firmament et me rappelle des mots éloquentes sur la nuit. Je les avance sur les fils de ma mémoire comme des perles.

Je traverse des rues où les toits se découpent en lignes abruptes sur la lueur des réverbères et déambule en des avenues où les bâtisses assoupies penchent la tête l'une vers l'autre, ensemble, au-dessus de la chaussée, en une communion sans paroles.

Je m'arrête sous des ponts où nichent des familles d'échos et sous des arcs qui distillent le chagrin sur des pavés consacrés.

Je suis changé en hibou et je m'imagine perdu dans une forêt aux pousses de pierre et d'acier. Sans cesse je vole, les ailes immobiles, d'un perchoir à l'autre, et ris à part moi de l'allure précipitée des êtres sur la terre.

Je me fais le compagnon de ceux qui rôdent dans la nuit, je farfouille avec eux dans les ordures et cherche des détritrus dans le ruisseau. J'en veux aux richards de ce qu'ils jettent si peu de choses.

Je suis planté au coin de la rue avec l'agent et soupçonne l'ombre d'être dans le secret du crime. J'abandonne et passe du côté des voleurs, examinant d'un coup d'œil expert les fenêtres des maisons cossues.

Las après des heures, je m'assois sur le pas des portes avec de vieilles miséreuses et suis d'un œil clignotant, indifférent, les formes confuses qui vont et viennent, en attendant, elles et moi, que la misère lente se perde dans l'oubli.

Longtemps, longtemps je tourne autour des flancs obèses de la grand'ville, m'arrêtant parfois pour écouter sa respiration.

Je ne m'enfuis que devant l'aube hâve.

Je rentre au logis en me tenant des discours, divagation, monologues, à n'en plus finir.

L'AMOUR EN RUSSIE

par PARIJANINE

« Si Stendhal avait connu la Russie, il l'aurait adorée. Il n'y aurait vu nulle part la vanité desséchante qu'il abhorrait en Occident. Il y aurait trouvé quelque chose qui n'est que de ce pays-là, une certaine façon directe de regarder et de traiter les choses de l'amour... Il y a, en Russie, un mépris complet de l'opinion publique... » Autrement dit : la Russie, pays de toute folie, de toute simplicité dans la plus invraisemblable complication et de tout raffinement dans la plus primitive brutalité, pays des mystères, du printemps sacré, du caviar, des izvochtchiks, des bolchéviks, des moujiks, peuple en « ik », race de sauteurs et de ballerines, oui, la Russie est encore par excellence le pays de l'amour libre... Quel paradis !

Vous avez bientôt dit, M. Claude Anet, et cette brusque lumière jetée sur une espèce mal observée jusqu'à présent, nous dispensera de lire d'autres ouvrages sans doute plus longs, plus « touffus », et plus ennuyeux, plus maladroitement « composés » que vos trois histoires de demoiselles... (id est : L'Amour en Russie et en 138

pages, chez Grasset). La prochaine Mission Française, commandée par le socialiste Erlich, pilotée par l'intrépide Naudeau et exclusivement composée de lieutenants de dragons (« maison Leredu, Naudin, Jouaust, et leurs enfants, bonneterie en gros, à Troyes, le premier crédit de la place... ») la Mission, disons-nous, munie de votre délicieux petit bréviaire, ne perdra pas son temps : gardez-vous bien, chères héroïnes de l'honneur et de la foi virgine, gare à toi, subtile Tatiana, gare à vous, fausses ingénues de Gontcharov et d'Ostrovsky, gare, gare, mam-selle Lisa, née Tourguéniev, et sa sœur, Loukéria, (« Mon cher, ce n'est qu'une bigote ! ») gare à toi, brûlante Groucha, gare à vous, madame Karénine, gare à toutes ! — Votre malice est dévoilée, nous savons ce que veut dire « amour » en votre « beau » pays, vous n'y couperez pas : vous avez affaire aux dragons de l'armée la plus belle, la plus résistante et la plus « avancée » qui soit au monde (voyez rayon « bonneterie »).

Stendhal eût-il aimé la Russie ? — Mais, quelle Rue-

sie ?... Celle du « rouge Soleil » de Kiev ? Novgorod-la-Grande et ses solides maritornes ? Les fortes maîtresses du térem moscovite ? Ou bien l'impériale gynécée de Ras-poutine ? Eût-il adoré quelque « auditrice » des « Cours Bestoujev », quelque « décadente », quelque « baba » de Riazan ? Enfin qui et quoi ? — Dites, M. Claude Anet !...

Trois livres sur la Russie, sur l'âme russe, sur la femme russe, trois titres énormes pour quiconque éprouve encore la valeur des mots : « Ariane, jeune fille russe », « Quand la terre trembla », « L'amour en Russie », — trois prétentions vous chargeraient en tout autre pays qu'ici d'une écrasante responsabilité. Il faut que l'esprit français soit bien frivole, ou plutôt bien indulgent, ou plutôt et fort probablement bien désabusé, pour négliger de soumettre à la plus impitoyable critique le journaliste qui, de ses notes hâtives, de commérages de salons, de souvenirs d'officiers vadrouillards, de ses digestions et de ses indigestions, fait un jugement définitif, un tableau d'ensemble, — confondant, bien entendu, les époques, les régions, les milieux, ignorant délibérément la véritable nature du peuple qu'il calomnie si « affectueusement »... Car l'expérience de M. Claude Anet est vraiment pitoyable, si, comme il nous permet de le supposer, elle sort embrumée de froid, abasourdie de vin et de vacarme, des établissements qu'il nous décrit. Et, s'il y a une lueur de vérité dans ses observations, M. Anet, gêné par ce « bon sens français » dont il se réclame, est incapable de la percevoir : elle m'apparaît, cette lueur, dans la pensée de sa petite Nadia, fille perdue, perdue à jamais, à jamais rebelle aux douceurs du « collage » bourgeois, aux séductions du panache, de l'épaulette et autres « bonneteries ». Comme il a dû la dégoûter, ce petit Naudin !...

Aux imaginations de M. Claude Anet, je préfère les confidences de M. Emile Zavier (« D'Archangel au golfe Persique » — « Les beaux soirs de l'Iran » — « Poutnick le Proscrit » — Renaissance du Livre). M. Zavier n'est nullement prétentieux : il a fait en Russie son gai voyage de brave « missionnaire » français ; il a vu ce qu'il pouvait voir du haut de son wagon, de sa fenêtre d'hôpital et naturellement, au café, dans les lieux de « plaisir » et d'embêtement qui lui servent, à lui et à ses cinquante compagnons de tranchées. Bien qu'il ait « arrangé » un peu ses souvenirs et tenté de nous imposer, — sous des noms qui rappellent assez bien les « mousiou Oualléou », « Jévourémerci » et « Pourcouapa » de l'ancien vaudeville russe, — quelques falotes ombres, on voit parfaitement que ce procédé l'ennuie, qu'il n'avait aucune envie d'écrire des « romans » ni de faire « du style » : — il se conforme humblement aux exigences « de la place », comme on dit à Troyes. Ceci admis, rendons encore pleine justice à M. Zavier : il est franc, il ne manque pas une occasion d'avouer que la Russie le scandalise, le déconcerte, l'écoeure : « Les gazons plats sont d'un vert à rendre l'âme ; mais voici de hautes églises : c'est une sorte de pièce montée... Les Slaves ne pensent qu'à boire, monter à cheval, tirer des coups de revolver au hasard et engager des paris stupides... J'admire une fois de plus l'étourdissante inconscience des Russes... Le manque de savoir-vivre des Russes, toute leur insolence à peine vernie de parvenus... » etc., etc. Imaginez donc l'amour en Russie, car : ...ces Russes sont d'un commerce charmant, quand on les connaît peu, et il est sage de ne pas essayer de les approfondir... » Les femmes peu recommandables ou peu désirables que M. Zavier a eu le malheur de connaître trop bien et dont

il se venge par des « romans », il nous les donne comme des types : « Elles sont toutes ainsi... » dit-il aisément.

Je conseillerais peut-être à un Russe de parcourir les notes de M. Zavier : par les généralisations qu'il se permet, par les menus détails où il se complait (« troikas à deux chevaux... » et autres curiosités), il est divertissant au possible. Mais le lecteur, en général, n'y trouverait, je pense, et j'espère, que de l'ennui.

Les livres de M. Claude Anet et de M. Emile Zavier ont ceci de commun qu'ils nous représentent une Russie de décadence, une espèce dépravée, empoisonnée d'« amour », d'alcool et de cocaïne, filles de salons et de bouges, officiers et grands personnages de contre-révolution, alphonses et homosexuels, cabotins et riches bourgeois... Nous n'abuserons pas de cet avantage, mais il y a lieu de penser, qu'en effet, dans ce demi-monde là, tout n'est pas bien beau. M. Claude Anet, observateur plus expérimenté, et, partant, plus sceptique, a tiré de cette corruption la matière qu'il est d'usage d'utiliser dans la littérature courante. M. Zavier, lui, doit avoir souffert, car on devine en lui une brave conscience de brave homme, et c'est une excuse suffisante puisque ses livres, d'un art trop indigent, ne seront pas lus : je l'imagine, démoralisé, peut-être humilié, dans ce vilain monde aristocratique de l'armée blanche (« L'argent qu'ils touchent parfois chez les Anglais suffit à leurs habitudes bohèmes... De l'alcool en toute saison... »), officiers-filles, dames-assassins, et je l'entends se dire : « Ce que je vais leur repasser, quand je serai rentré chez nous... » Et dame, il n'y va pas de main morte...

Dans « Ouvert la Nuit », M. Paul Morand compose, lui, troisième et bon premier, son petit tableau de l'émigration qu'il a trouvée plus loin, à Constantinople ; en diplomate, il connaît la note juste, en artiste, il observe la mesure, en moderne, il choisit merveilleusement ses fards : avec des graisses et des acides, du riz, des poudres azur, nacarat et rachel, il a tout l'indispensable pour animer une Internationale de Wagons-Lits.

Clarté dira prochainement ce qu'elle pense de la « Steppe rouge », de M. Kessel (Ed. Nouvelle revue française) et des derniers « Anti-France » de M. DIDIER (Ed. Bossard).



LA TRAITE DES MUSES

Il est plus que jamais de mode dans cette chère République française, qui garde 800.000 hommes sous les armes et où le militarisme n'a jamais été aussi virulent, d'affecter un amour déréglé de la paix.

Nous sommes des agneaux sans tache; nous bêlons tant que nous pouvons. Ah! si le méchant loup boche...

Quand nous dénonçons les tapageuses manifestations bellicistes de tout ce qui compte chez nous comme personnages dans le monde officiel de la politique, des affaires, de la littérature, etc. on nous traite de visionnaires, sinon de traîtres.

C'est pourquoi nous sommes tout à fait heureux de publier pour l'édification de tous et sans en retrancher une virgule, un document aussi significatif que la lettre que M. Louis Thomas vient de nous adresser.

New-York, le 2 décembre.

Monsieur,

Un peu avant 1914, un certain Guilbeaux, connu de tous les défaitistes et les traîtres, m'écrivit que je préparais la guerre avec l'Allemagne.

Je me fais honneur d'avoir été de ceux qui savaient où se trouvaient les quais de débarquement allemand face à la Belgique et au Luxembourg, et qui, prévoyant la guerre, tentaient, bien des années avant la dernière guerre, de prémunir les Français contre toute illusion à l'égard de l'Allemagne.

Aujourd'hui, prévoyant une nouvelle guerre préparée et voulue par l'Allemagne, je m'efforce d'en rapprocher la date, parce que, plus les Français attendront et plus l'Allemagne aura refait sa force militaire. Je suis du parti des vainqueurs.

Je ne crois pas possible de convertir personne de votre groupe à des idées saines, puisque vous n'êtes pas patriotes.

Je souhaite donc, également, le plus rapidement possible que vous passiez de la parole à l'action. Mes amis et moi trouverons juste et légitime de vous abattre comme des chiens, car il est juste, légitime et recommandable de châtier les traîtres à la patrie.

Je regrette que des gouvernements trop faibles ne vous aient pas de longtemps jugulés.

Si vous voulez bien faire remarquer à vos lecteurs que l'éloignement m'a seul empêché de répondre plus tôt à votre écho du 1^{er} novembre, je ne compte nullement sur votre courtoisie, mais sur votre goût de la polémique pour vouloir bien insérer cette réponse.

Et je vous prie, Monsieur le Directeur de Clarté, de croire, pour vous et vos amis, à ma haine la plus sincère.

Louis THOMAS.

Aussi donc et abstraction faite du pathos et du cabotinage de notre aimable correspondant (lesquels, n'est-ce pas, sautent suffisamment aux yeux pour qu'il ne soit pas besoin d'y insister), il reste que M. Louis Thomas déclare s'efforcer de rapprocher la date de la prochaine guerre franco-allemande, exclusivement préparée et voulue, spécifie-t-il avec une inconscience qui confine au gâtisme, par l'Allemagne.

Nous n'avons jamais été tendres pour l'Allemagne,

militariste et capitaliste; nous la haïssons même bien davantage que les illustres amis de M. Louis Thomas. Mais ne devons-nous pas à la simple logique (cette vertu si française) de faire remarquer à ce dernier, que, s'il s'efforce de rapprocher la date de la prochaine guerre, il la prépare et il la veut. Sinon il n'est qu'un fumiste — ce qui est d'ailleurs tout à fait probable.

Ajoutons enfin, que M. Louis Thomas est un des membres en vue de cette Association des Ecrivains combattants que connaissent bien nos lecteurs, et qu'on raconte qu'il remplirait aux Etats-Unis une mission de propagande française.

Si, comme nous le pensons, le fait est exact; il n'est vraiment pas étonnant que les Américains dénoncent si lucidement au monde entier l'insupportable militarisme français.

Du journal de bord de l'expédition des Dardanelles, de Claude Farrère et de son frère X., ce pénible aveu :

« On ne peut pas s'imaginer le spectacle de désolation que présentent ces villages martyrs : Sedul Bahr, Koum Kaleh, Yeni Shehir. Il a, paraît-il, fallu bombarder, parce que l'ennemi avait installé là des batteries sur roues. Soit ! Mais il ne reste rien aujourd'hui des adorables moulins à vent qui tournaient là. De pauvres gens y vivaient, sous ces belles ailes triangulaires. Tout n'est plus qu'un ignoble chaos de choses sans nom. Horreur, horreur ! L'illustration a publié naguère quelques photos de nos villes du Nord et de l'Aisne, méthodiquement dévastées par les Boches... Et voilà qu'ici nous avons fait comme les Boches ?... Le rouge m'en monte au front... Je sais bien que nous, ce n'est pas... « méthodique ». Dieu merci ! c'est même sans du tout le faire exprès... Tous les vieux villages turcs sont construits tout en bois et très tassés : il suffit qu'une maison brûle et le village prend feu. Constantinople même est logée à la même enseigne. Je sais, je sais !... N'empêche que voilà trois villages qui étaient avant-hier heureux et souriants. Nous avons passé et il n'y a plus de villages. Horreur, horreur, horreur ! Et dire qu'une nation, la Prusse, a choisi pour industrie nationale, la guerre !

« Il fallait être Prussien, évidemment. Et évidemment, il faudrait qu'il n'y eût plus de Prussiens !... Mais nous n'arriverons pas à les tuer tous : ils sont trop !

Il semble bien que dans la circonstance, vous avouiez vous-même en avoir été un autre, commandant Bargonne ? La langue employée dans cet écrit se tient d'ailleurs elle-même à plusieurs portées de canon du français.

Maurice Prax, « l'homme d'esprit » du *Petit Parisien*, déplore dans une variété finement intitulée *la chimie des shimmys* que « l'on danse dans les théâtres élégants sur des airs de Tannhausen, de Peer Gynt et de l'Arlésienne, odieusement accomodés en shimmys ». Il parle « d'attention odieuse et grotesque », etc., etc...

Allons, Maurice Prax, calme-toi ! Comment trouver à redire à cette liberté individuelle, à cette initiative économique qui font les peuples grands et prospères et que tu sais si bien prôner ? Comment oser s'en prendre à cette liberté du commerce hors laquelle, tu le sais bien, il n'est que barbarie ?

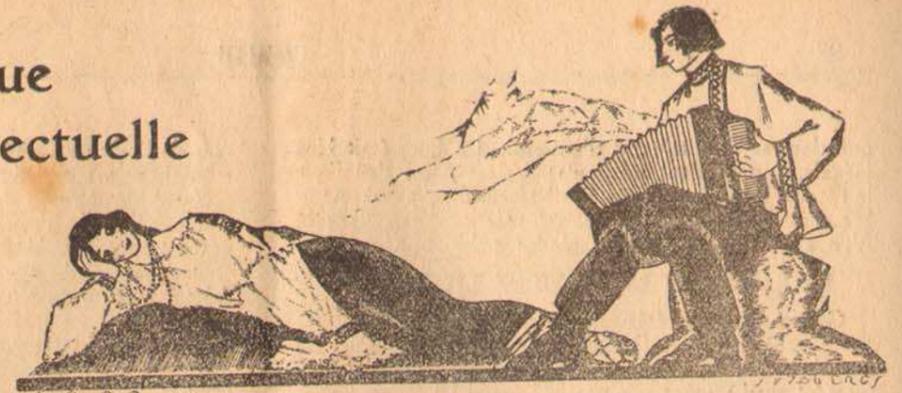
Chronique de la vie intellectuelle en Russie

Par Victor SERGE

BLANCS ET ROUGES

Sur la terre russe déchirée et retournée par le soc de la révolution, beaucoup d'ivraie se mêle au froment qui recommence à croître. Entre ce qui veut naître et ce qui ne veut pas disparaître, la lutte continue, dans tous les domaines de la vie, incessante, inexorable. Cela est particulièrement vrai du domaine de l'intelligence. — La vie intellectuelle d'une époque est toujours rigoureusement conditionnée par les rapports essentiels existant entre les classes, c'est-à-dire par leur rôle dans la production et la répartition. Ce premier principe du matérialisme historique trouve une illustration singulièrement forte dans l'observation de la vie intellectuelle russe. Etat prolétarien, révolutionnaire, en possession des principales industries et des transports expropriés à la bourgeoisie, parti communiste exerçant dictatorialement le pouvoir pour amener le pays au socialisme, — et commerce privé, industries privées, foires, bourse, spéculation, concessions, hommes d'affaires, boutiquiers, chercheurs d'or, parasites : ces deux mondes s'affrontent quotidiennement. Nul n'ignore qu'il ne peut y avoir entre eux aucune paix durable. Forte de sa victoire et fière d'être l'espoir du monde, la révolution compte conquérir tout l'avenir. Forte de la puissance inébranlée, en apparence, du dollar et de quelques Etats capitalistes dont elle ne veut pas entendre craquer la vieille armature, la réaction guette, espère, attend. Point inactive...

La terreur même n'a pas réussi à anéantir sa résistance intellectuelle. En 1922 — l'an V — cette résistance a revêtu des formes variées. Au début de l'année une grève du personnel enseignant des Universités, qui s'étend à la majorité des Ecoles supérieures du pays, tente en somme, de chasser le « soviétisme » honni du haut Enseignement. Le professorat revendique l'« autonomie », ni plus ni moins. Il s'insurge contre la préférence accordée aux étudiants-ouvriers. Suivent des congrès scientifiques (celui des médecins notamment) qui sont de véritables manifestations politiques : l'ancien libéralisme contre-révolutionnaire y donne le ton. Dans les Universités, les étudiants d'origine prolétarienne se sentent parfois traités en pestiférés. Il faut qu'ils réagissent en s'organisant. — La *Nep* (nouvelle politique économique) n'est-elle pas le commencement d'un retour à l'ancien régime capitaliste ? — Le professeur Oustrialov, cadet bruyamment rallié à la République des Soviets, l'affirme. « Le bolchévisme évolue, aidons-le à évoluer ! » C'est le thème que développe, avec les réticences commandées par la prudence, toute une littérature, brusquement surgie dans les deux capitales épuisées par la guerre civile. — M. l'académicien V.-M. Bekhterev, psychiatre, publie sur la *Réflexologie Collective*, un édifiant travail, à la manière de Lombroso. — Le bolchévisme ? Une psychose collective, rien de plus. Ce bouquin paraît à Pétrograd ! et l'auteur en est défrayé à des titres variés par le Commissariat de l'Instruction Publique. A Pétrograd également, paraissent deux revues économiques, l'*Economiste* et la *Renaissance Economique* (supprimées depuis), qui se donnent la tâche de prêcher la reconstruction de l'Europe capitaliste. Le professeur Venediktov y annonce un jour



l'infaillible défaite de l'Etat prolétarien dans les entreprises mixtes où les capitalistes le « rouleront » fort honnêtement. Un M. Zaitsev, dans le n° 1 de la *Renaissance Economique*, demande : *Que faire de nos voies ferrées ?* et conclut qu'il faut en concéder une bonne partie — pour commencer — à l'industrie privée. Le programme de Stinnes et de Mussolini, répandu à Pétrograd au début de 1922 ! L'économiste V.-M. Stein abonde dans le même sens...

Les œuvres d'Oswald Spengler viennent cependant d'être traduites. Elles contiennent une audacieuse affirmation des doctrines impérialistes. Elles apportent aux classes naguère dirigeantes de la Russie, décapitées et dépossédées, une explication de leur désastre et une raison nouvelle d'espérer. Le vieux philosophe religieux N.-A. Berdiaev, et ses amis, I.-M. Bouksan, F.-A. Stepoun, S.-L. Frank, consacrent à la révélation de Spengler tout un volume d'essais... En biologie, le vitalisme renaît. Et que de faits du même ordre ! Les huit dixièmes certainement, de l'œuvre poétique et littéraire publiée en Russie jusqu'à ces derniers mois, appartiennent à la catégorie *inactuelle*. Or, être inactuel, se réfugier dans la tour d'ivoire, c'est encore une façon d'être contre-révolutionnaire sans se risquer à l'activité politique. De grands poètes, pendant que la Russie rouge se débattait dans un cercle de feu, bornaient leur labeur créateur à traduire Henri de Régnier (Kouzmine) ou annonçaient en de beaux sonnets mystiques que la Bête apocalyptique succomberait (Fedor Solagoub).

Dans la rue telle que l'a faite la *Nep*, qui en a rendu la moitié aux commerçants, d'autres phénomènes non moins dangereux attestent l'offensive intellectuelle des forces du passé : Le *Cinéma idiot*, le petit théâtre boulevardier, la petite littérature excitante sinon pornographique, la diffusion du mauvais roman d'aventures nouvellement édité. On le voit, c'est une attaque en règle contre l'esprit nouveau, dans laquelle toutes les armes sont mises à contribution. Le philosophe à la mode pour les gens cultivés ; l'économiste pour les gens positifs ; « l'art pour l'art », à l'intention des lettrés ; l'idéalisme et la mystique (sujets d'innombrables conférences) pour les âmes en proie à la nostalgie de l'au-delà ; l'avant-dernier film de Fatty, la chansonnette grivoise, la revue « parisienne » pour le passant de la rue ; — et quelle atmosphère, quel enseignement dans les Ecoles auxquelles la jeunesse formée par la révolution va demander sa nourriture spirituelle !...

Au XII^e Congrès du Parti Communiste russe, Zinoviev, dans un long rapport documenté, dénonçait le danger : Radek et Boukharine annonçaient la contre-offensive de la révolution sur le terrain des idées. A vrai dire, jamais les communistes russes n'ont cessé, sur ce terrain-là, d'être actifs, agressifs. Seulement — et quoi qu'on en dise ! — dans la guerre civile, leur sang a coulé, tout compte fait, davantage que celui des vieux intellectuels d'ancien régime ; et ils étaient moins nombreux auparavant. Le prolétariat russe manque d'hommes instruits, sachant enseigner, polémiquer, manier les armes de l'esprit. Le personnel enseignant actuel des Universités est pres-

que dans sa totalité celui d'autrefois. La lutte était bien irrégulière, surtout dans les hautes écoles. Ainsi s'explique le recours à la répression : l'exil récent d'un certain nombre d'intellectuels, incurablement réactionnaires, dont la Nep avait trop enhardi les séniles ambitions...

LA SATIRE ET LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

Groupement des éléments avancés du professorat (le professorat rouge) ; formation des cadres nouveaux de l'enseignement supérieur, recrutés parmi les jeunes intellectuels (et aussi souvent que possible parmi les jeunes prolétaires cultivés) ; travail d'éducation du parti ; organisation des étudiants communistes pour la conquête de l'Université ; création et diffusion de nombreux périodiques communistes ; défense systématique de la philosophie matérialiste, étude du marxisme autocratique ; réfutation des adversaires : autant de moyens inlassablement mis en œuvre par la révolution russe dans la bataille des idées. Rappelons ici quelques faits importants, déjà indiqués : la parution du *Traité du Matérialisme historique*, de Boukharine et, dans les revues, d'une bonne demi-douzaine de réfutations de Spengler. — D'autre part, les travaux du professeur N. Pokrovski, auteur d'une compacte *Histoire de Russie*, conçue dans un esprit rigoureusement marxiste, éliminent sans peine les pauvres manuels d'histoire — batailles, encore en usage partout ailleurs qu'en Russie.

L'esprit nouveau a encore deux armes précieuses guère connues à l'étranger : La satire, maniée par Demian Biedny, et la critique littéraire que Trotski vient d'enrichir d'un livre puissant.

Demian Biedny — « Demian le Pauvre, moujik mal-faisant » comme il se qualifiait dernièrement lui-même pour complaire, mais rien qu'en cela ! aux profiteurs de la Nep — exerce avec une verve intarissable la critique des mœurs. Il jouit d'une popularité du meilleur aloi. Collaborateur de tous les grands quotidiens soviétistes, il y publie chaque jour, depuis des années, des gazettes rimées, parmi lesquelles on en trouve facilement d'excellentes. Demian Biedny a, au plus haut degré, l'intuition du rythme et du langage populaires ; tous les rythmes du vers russe lui sont familiers comme toutes les expressions de terroir, comme toutes les locutions nouvelles — souvent savoureuses — de la rue en ces années de tourmente. Mais ce qui lui vaut encore une faveur sans égale auprès du public des simples, des frustes, des travailleurs et des combattants, c'est qu'il manque rarement l'occasion de dire tout haut, narquoisement, impayablement, ce que pense ce public. Aucun ridicule du jour qu'il ne remarque, aucune tare qu'il ne flétrisse, aucune vérité désagréable qu'il ne serve tôt ou tard « à ses amis les Commissaires ». Par malheur, nous le croyons intraduisible. Nul n'a fait plus en Russie rouge pour combattre la bureaucratie, flageller les mauvais communistes, ridiculiser les profiteurs de la nouvelle politique économique. Comment donner une idée de sa manière ? Nous nous souvenons de sa *Complainte d'une jument crevée* (1919-1920). La pauvre bête est tombée devant la Teo (Section des Théâtres) ; sa dépouille occasionne entre trois Commissariats de persévérantes et laborieuses négociations : le Centre du Cuir en réclame la peau, le Centre des Os les os et le ravitaillement le reste... Seulement, quand les bureaucrates ont enfin réglé la question, il n'y a plus de jument crevée. La *tchéka* intervient pour enquête et apprend que pendant les négociations, les chiens l'ont dévorée... — Le camarade qui vivait dans cette année de guerre, de blocus et d'édification socialiste, qui accomplissait envers et contre tout, son rude devoir révolutionnaire lisait cela avec un grand rire. La satire le vengeait un

peu de l'odieuse petite bourgeoisie qui, déjà, infestait les administrations soviétistes.

La Littérature en dehors d'Octobre, ainsi s'intitule le nouveau livre de Trotski. La *Pravda* en a publié de larges extraits. Trotski étudie un à un les écrivains russes contemporains, du point de vue marxiste révolutionnaire, faisant ressortir en chacun d'eux le représentant idéologique d'une classe sociale. Car il n'y a pas d'œuvre de l'esprit qui soit totalement étrangère à la lutte des classes ; il n'y en a pas sur laquelle ne puisse s'exercer fécondement la critique révolutionnaire ; et il faut que la torche qui illumine et qui brûle, soit brutalement dressée au-dessus du sanctuaire des Belles-Lettres. Il faut que la pensée nouvelle se dégage enfin de l'emprise d'un monde finissant et croupissant. — A de certaines pages, le critique, chez Trotski, devient un polémiste et un pamphlétaire. Son style atteint alors à une violence, à une précision, à une âpreté d'expression extraordinaires. Tel mot cruel ou aigu incise comme un bistouri. Tel jugement en raccourci, assomme comme une massue. *L'Épopée anthropologique* d'André Biely — livre égocentrique et tarabiscoté, à peu près complètement illisible du reste — nous vaut ainsi un terrible et beau chapitre qui est un des plus empoignants (1). L'indignation du révolutionnaire devant ceux qui, pendant que les peuples transforment le monde, s'absorbent dans la contemplation de leur moi, l'a dicté. Ailleurs, en quinze lignes, quelle exécution du critique Tchoukovski, qui s'est ingénié à montrer dans les *Douze*, d'Alexandre Blok, un poème « nationaliste » ! L'écrivain, sournoisement contre-révolutionnaire, est empoigné, secoué, déshabillé, jeté au pied du pilori. A côté de ce corps à corps continu avec l'ennemi de classe, voici des périodes de recueillement pendant lesquelles la pensée s'éploie et monte. Je voudrais pouvoir citer ici une page — d'une langue impeccablement cadencée — sur le lyrisme de la révolution.

LA LITTÉRATURE NOUVELLE

Dans ce combat qui remet aux prises Blancs et Rouges, la littérature nouvelle occupe des positions idéologiques imprécises, voire intentionnellement équivoques. Disons tout de suite qu'elle est très riche. L'année 1921-22 a vu se lever une bonne douzaine de jeunes talents ou de talents renoués par l'ouragan. Mais si l'on en excepte le poète Mayakovski, communiste — par ses œuvres — depuis déjà longtemps, qui donnait dès 1920 ses épiques 150.000.000, tous les nouveaux s'évertuent à paraître apolitiques. — Mayakovski vient de publier la *Vie Internationale*, fresque formidable où se meuvent des pays, des masses, des machines, toute la planète aperçue à travers le cerveau électrique du radiotélégraphe. Littérature qui n'a rien, à première vue, de « littéraire », simplifiée, — poème à déclamer sur la place publique, — brutalement imagé, que dominent des sentiments nouveaux : l'amour et l'intelligence de la technique, la volonté de transformation sociale, la vision « planétaire » — d'un mot cher à Maxime Gorky, — des choses.

Les frères de Sérapion ont fait une sensationnelle entrée en lice, avec quelques recueils de nouvelles, dont pas une, en somme, n'était dépourvue d'originalité ou de talent. Le plus souvent, ils décrivent, sans affectation de réalisme, mais avec beaucoup de vérité, les mœurs de la révolution. Des hommes infiniment différents, entrent dans cette confrérie, sur laquelle l'influence du novelliste *Zamiatine*, observateur finement contre-révolutionnaire, styliste nourri de culture britannique, a été grande et qui

(1) Il n'y est pas question du poète André Biely et cela me paraît être une lacune. Car un jugement très différent peut être porté sur plusieurs œuvres de ce dernier. — V.S.

embrasse un Constantin Fedine, hier communiste, et un Vsevolod Ivanov, partisan rouge en Sibérie. Ce qui les rapproche, c'est surtout, croyons-nous, une façon de sentir et une façon très largement conçue d'exprimer. La forme a pour eux une énorme importance, bien qu'il n'y paraisse quelquefois. Leur style est direct, sans longueur, précis, violent (que de fois ce dernier mot revient-il sous ma plume ! ce n'est pas par pure coïncidence), vrai en ce sens qu'il tend à reproduire, en l'épurant des lenteurs et des inerties, le dynamisme de la vie même, visible en les moindres choses. Ils sont russes, au premier chef, libérés des influences étrangères, revenus aux sources de l'originalité populaire. On le voit surtout dans leur langue enrichie par le parler du village, de l'usine, de la steppe. Souvent, ils apparaissent tout à fait dans la Ligne de Dostoïevski et de Tolstoï, c'est-à-dire du grand idéalisme russe. Mais que pensent-ils de la révolution ? Tous, dans leurs autobiographies, écrivent avec un orgueil un peu enfantin, qu'ils ont été plus ou moins fusillés par les Blancs, les Rouges ou les deux, emprisonnés, typhiques, soldats, conférenciers errants, agitateurs, affamés, transis, héroïques, ainsi que tout le peuple russe (c'est banal). De là, leur tempête, leur âme nouvelle. Ils ne se sont pas formés dans les cénacles et les théâtres de cinq heures, Dieu merci ! Ils doivent tout à la révolution et le sentent. Ils l'acceptent, la suivent, mais n'affirment que leur amour de la Russie nouvelle ; c'est chez eux un néo-nationalisme, preuve d'une certaine incompréhension de la révolution. Sur le communisme, ils se gardent bien de porter un jugement. « La révolution est finie ! » s'exclame C. Fedine. Sa révolution ! On plaint ce piètre révolutionnaire. La révolution, ils la dépeignent dans son train-train quotidien avec une vérité quelquefois atroce. Imaginons Flaubert décrivant un village français pendant la période jacobine. L'œuvre serait vraie. Donnerait-elle toute la vérité ? Il est des choses essentielles qu'on n'aperçoit que d'un peu haut, en voyant au-dessus et au-delà du gros bourg où péroré Homais. En l'occurrence, à narrer, par exemple, la guerre civile, avec trop d'intelligente minutie, « impartialement », on risque de n'en brosser qu'un tableau sans lumière, qui fera surtout plaisir à nos ennemis. Presque toutes ces réflexions s'appliquent également à Boris Pilniak, le plus grand, peut-être, des écrivains russes de l'heure présente, et qui dépasse de haut les frères de Sérapion. Trotski, dans ses essais, le souligne : ces écrivains sont, pour la plupart, ou d'origine paysanne, ou pénétrés de l'esprit paysan — ou affectant de l'être. C'est dire qu'ils ne comprennent pas toute la révolution de la cité ouvrière.

Vsevolod Ivanov fait entrer dans la littérature russe, la rude bataille des moujiks sibériens pour la liberté, les khirgizes, les yakoutes, la faim, la neige, la mort — et surtout la grandeur primitive d'obscurs insurgés qui sont sans doute parmi les plus grands de ce temps. Pilniak, A. Iakovlev, ont créé une littérature de la famine. Nommons encore Vladimir Lidine, pour son livre *les Nuits et les jours*, où l'on voit se lever « dans la nuit noire, le sang, la torture, hors des années de tourmente, de guerre, parmi les poux, les outrages, les espoirs, les banquets, les prisons, les scrutins, les toasts, — la Révolution d'Octobre ».

Sur cette nouvelle littérature russe, il faudra que nous revenions. Quand la révélation en sera faite à l'Europe, l'étonnement sera grand. Nous n'avons voulu, dans cette chronique, que l'indiquer en la caractérisant sommairement, trop sommairement. — Cela suffit pour que l'on conçoive quel abîme la sépare de la littérature de boudoir et d'alcôve, dont les complications sentimentales sont encore très en faveur auprès des publics les plus lettrés de la vieille Europe... Kiev, 15 décembre 1922.

PETIT MEMENTO DE L'ACTIVITÉ INTELLECTUELLE EN RUSSIE

On étudie le rétablissement de la propriété des œuvres intellectuelles. Cette propriété sera, semble-t-il, limitée à l'auteur et à ses héritiers directs, et à ceux-là, pour un temps sensiblement plus court que dans l'ancienne législation. Les œuvres reconnues d'utilité publique pourront être déclarées propriété de l'Etat. Les anciennes conventions littéraires conclues avec l'étranger demeureront abolies.

Une Commission de Savants prépare l'édition d'un volumineux ouvrage sur la *Culture contemporaine de la Russie* qui embrassera tous les travaux scientifiques des dernières années. Le public se plaint de la cherté du livre. Parmi les livres nouveaux : Vera Figner : *Œuvre scellée* (souvenirs d'une révolutionnaire qui a subi vingt années de réclusion) ; Préobrajenski : *De la Nep au Socialisme ; A la Mémoire des Morts de la Révolution* (recueil biographique) ; la *Révolution d'Octobre* (éd. de la Commission d'Histoire du Parti) ; R. Rolland : *Le Théâtre et la Révolution* ; R. Kipling : *La Jungle* (libr. de l'Etat) ; H. Roland-Holst : *Drames lyriques* ; A. Sologoub-Tchebotarevskaya : *La Femme dans la Révolution française ; L'Economie Nationale en 1922* (recueil documentaire du Conseil Supérieur de l'Economie) ; *Chrestomatie marxiste* (en petit russe) ; *Kharkov*, par S. I. Semkovski. — Librairie d'Art : *Portraits de I. Annenkov*, admirable série d'une centaine de portraits contemporains dessinés en 1918-22.

Une association d'intellectuels s'est formée à Moscou pour l'étude des problèmes de la culture révolutionnaire (*L'Octobre de la Pensée*). La Société d'Architecture de Moscou s'est reconstituée.

Dans les provinces : l'Union des Poètes de Kazan — région affamée — traduit les poètes tatars. Le poète Viatcheslav Ivanov professe à l'Université de Bakou. — EXPLORATIONS ET RECHERCHES : l'expédition archéologique du professeur Ballod, dans la région de la Volga a découvert des ruines de cités tatars du XIV^e siècle attestant une haute culture.

MUSIQUE : On publie des inédits de Skriabine et de nombreuses monographies (Tchaïkovsky, Glazounov, etc.) L'orchestre sans chef dit *Ensemble Symphonique* a fait, à partir du 1^{er} août, ses débuts à Moscou.

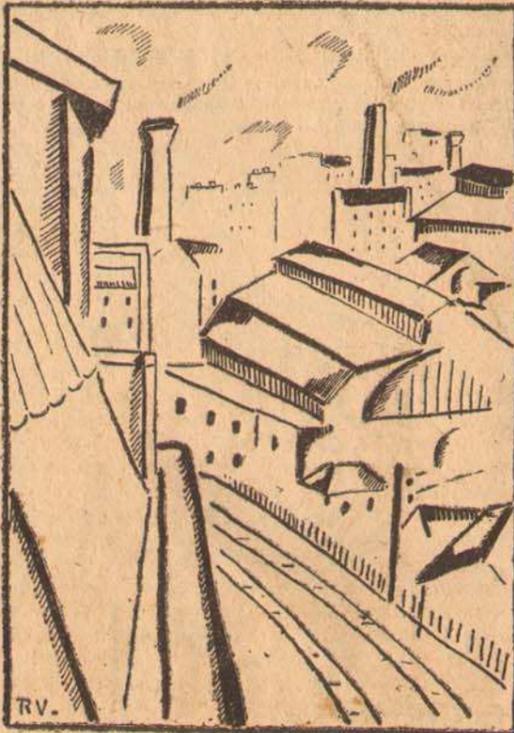
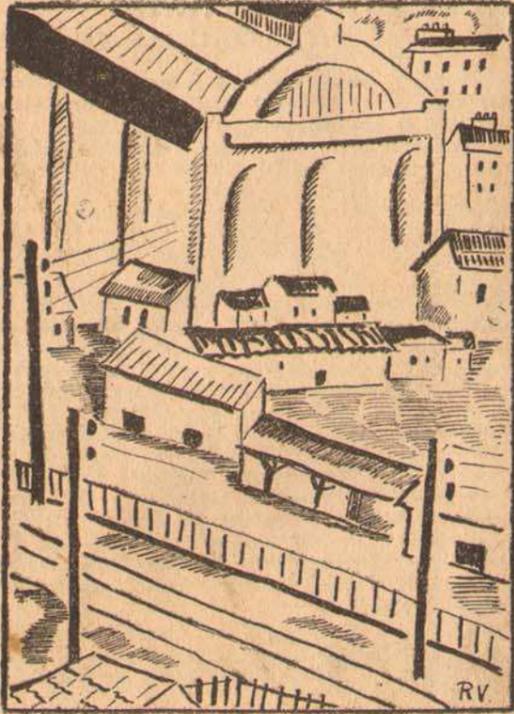
V. S.



(Dessin de Robert Villard)

L'ISLAM ET LA REVOLUTION MONDIALE

par Charles DASSY



(Paysages modernes — dessins de Robert Villard)

Récemment, le plus puissant des journaux de la Grande-Bretagne, le *Times*, faisant allusion au nationalisme turc, sonnait l'alarme devant ce péril nouveau qui surgissait en Orient.

« Cette nouvelle force, disait-il, a un caractère révolutionnaire. Elle s'affirme dans la phase actuelle comme une révolte contre l'Occident, non pas contre les revendications ou les privilèges d'une nation occidentale quelconque, mais contre l'Occident lui-même parce qu'il est l'Occident ». (1). Après cette constatation, le même journal ajoutait : « Il ne doit y avoir aucune dissension parmi les grandes puissances alliées, aucune brèche ouverte dans le front allié, par laquelle les extrémistes kémalistes pourraient travailler à ruiner toute espérance de paix (c'est-à-dire de maintien de la domination occidentale en Orient) ».

Et c'est pourquoi le cabinet britannique prenait ferme position au sujet de Mossoul, des frontières de Syrie et des îles du Déodécane, pourquoi il concertait des mesures militaires avec le gouvernement français. On installait des mitrailleuses à la tête du pont de Galata et des automobiles blindées étaient postées la nuit comme renfort, pour empêcher les Turcs de gagner la grande rue de Péra. M. Poincaré s'entretenait avec le maréchal Foch, et le général Pellé, haut-commissaire à Constantinople, menaçait de démissionner si le gouvernement français hésitait à lui confier les pouvoirs discrétionnaires qu'il demandait. Cependant, les gouvernements alliés, sachant qu'une guerre en règle serait impopulaire, faisaient dire que leurs flottes, déployées dans les Détroits et la mer de Marmara, suffiraient pour arrêter les Turcs au passage, et qu'ils pourraient faire appel, pour renforcer leur front, aux alliés des Balkans, particulièrement à la Roumanie ; ce qui serait continuer sous une autre forme la guerre par *procuration*, qui a réussi aux Grecs et aux Anglais, comme on sait.

Voyons donc quelles causes ont amené l'Orient à jeter ainsi le gant à l'Occident.

Un écrivain américain, M. Lothrop Stoddard, a exposé l'ensemble de la question avec une documentation, une loyauté et une pénétration remarquables dans son ouvrage *Le Nouveau Monde de l'Islam*, qui vient d'être traduit en français (2).

LA CONQUETE IMPERIALISTE DE L'ORIENT

Il fait tout d'abord remarquer la différence qu'il y a entre l'impérialisme du XIX^e et celui du XX^e siècle. Le premier « était inévitable et il a été dans l'ensemble bienfaisant en apparence. Les grands constructeurs d'empire du XIX^e siècle, mûs qu'ils étaient, non seulement par l'intérêt et l'ambition patriotique, mais encore par un sens profond de la tâche qui leur incombait d'améliorer le sort des populations qu'ils avaient placées sous la tutelle de leur pays, se sentaient les porteurs des lumières de l'Occident et s'efforçaient de répandre les bienfaits de la civilisation occidentale. Ils pensaient sincèrement que l'extension de la domination politique de l'Occident était le meilleur, le plus rapide et peut-être le seul moyen de moderniser les parties arriérées du globe ». Mais, ajoute M. Stoddard, « on ne peut pas juger l'impérialisme du XX^e siècle aussi favorablement... L'Europe n'avait jamais été aussi avide de colonies, de sphères d'influence, de concessions, de régimes privilégiés, bref, aussi « impé-

rialiste ». Il cite le publiciste anglais Sidney Low qui, appréciant cette politique, écrivait dès 1912 :

« La conduite des puissances très chrétiennes au cours des dernières années a eu une étrange ressemblance avec celle d'une bande de brigands se jetant sur une population de paysans sans armes et sans défense. Loin de respecter les droits des autres nations, elles ont montré pour eux le mépris le plus cynique et le plus complet. Elles ont, en réalité, affirmé le droit du fort sur le faible et l'impuissance totale de toute considération morale en face de la force armée avec une crudité que peu de conquérants militaires orientaux auraient pu surpasser. »

« En 1911 l'Italie se précipitait sur la Tripolitaine ; en 1912 les Etats chrétiens des Balkans fondaient sur la Turquie et ne lui laissaient guère que Constantinople en Europe ; après Agadir la France achevait sa mainmise sur le Maroc, et l'Angleterre et la Russie s'entendaient pour étrangler la révolution persane, qui avait débarrassé le peuple de ce pays de la dynastie étrangère des Khadjar et tenté de l'affranchir de l'accord anglo-russe de 1907, qui avait partagé la Perse en deux sphères d'influence revenant à ces puissances. « C'est ainsi, » conclut M. Stoddard, « qu'en deux ans à peine, le monde musulman avait subi de l'Europe des assauts sans précédent et, aux yeux des musulmans, injustifiables. Ces événements eurent une répercussion formidable dans l'Islam. Une vague de désespoir et de rage souleva le monde musulman d'un bout à l'autre. Naturellement le panislamisme n'y fut pas étranger. C'était précisément ce qu'annonçaient les agitateurs panislamistes depuis cinquante ans : la croisade de l'Occident pour la destruction de l'Islam. »

On trouve également une magnifique expression de cette colère dans un article du journal de Constantinople, le *Tanine*, qui s'exprimait ainsi à l'égard des grandes puissances européennes à l'aube même de la guerre :

« Chaque jour elles rongeaient un peu de nos droits et de notre souveraineté ; elles pratiquaient la vivisection sur notre chair pantelante et en découpaient de gros morceaux. Et nous, l'esprit de rébellion muselé — par la force — dans nos cœurs et les poings serrés mais impuissants, silencieux et abattus, nous murmurions, brûlés d'un feu intérieur : « Oh ! que ne tombent-ils les uns sur les autres ! Que ne se mangent-ils entre eux ! Et joie ! Voici qu'ils se mangent aujourd'hui entre eux, juste comme les Turcs souhaitaient qu'ils le fissent ! »

LE BLOC TURCO-ARABE SE CONSTITUE CONTRE L'ENVAHISSEUR

Cependant, au cours même de la Grande Guerre, les puissances alliées, qui avaient eu une excellente occasion d'opposer les Arabes aux Turcs et de diviser ainsi le monde de l'Islam, agirent à l'égard des Arabes avec une déloyauté si noire qu'elles réconcilièrent ces deux peuples ennemis dans une haine commune à leur égard.

Les Arabes, qui avaient donné naissance au fondateur de l'Islamisme, n'avaient jamais pu vraiment s'entendre avec leurs conquérants turcs qu'ils considéraient comme des barbares. Au début de la guerre, ils s'étaient mis en rapports avec les autorités anglaises en Egypte, et avaient promis de se soulever contre les Turcs si, en plus d'une aide matérielle, on voulait bien leur permettre d'établir un Etat arabe comprenant toutes les provinces arabes de l'empire ottoman. L'Angleterre, qui avait besoin des Arabes contre les Turcs, alliés aux empires centraux, promit aux premiers tout ce qu'ils voulurent et, en 1916, à l'appel du chérif de La Mecque, le Hedjaz, puis toutes les autres provinces arabes de l'empire turc, se soulevèrent contre cet empire, confiant en la parole de l'Angleterre

(1) *Times*, du 7 novembre.

(2) *Le Nouveau Monde de l'Islam*, traduit par Abel Doysié, Payot, éditeur.

pour assurer leur indépendance. Mais la France et l'Angleterre avaient des sphères d'influence dans ces pays, la France dans le Liban, et l'Angleterre au sud de la Mésopotamie. La constitution d'un empire arabe indépendant allait donc à l'encontre de leurs visées impérialistes. En conséquence, les chancelleries anglaise et française tombèrent dans les bras l'une de l'autre, et le 5 mars 1915, les deux gouvernements signèrent un traité secret aux termes duquel la France s'attribuait la prédominance en Syrie, et la Grande-Bretagne en Mésopotamie. En mai 1916, l'accord Sykes-Picot vint préciser les conditions de ce partage, et en novembre de la même année, quand commença la révolte des Arabes, qui ignoraient tout de ces tractations secrètes, plus rien ne subsistait, dans l'esprit des Alliés, de la promesse d'indépendance qu'ils leur avaient donnée. La guerre finie, « des troupes françaises se présentèrent pour occuper la côte de Syrie, les traités secrets furent divulgués, et les Arabes apprirent comment ils avaient été joués (3) ». Cependant, l'émir Fayçal, fils du Chérif de La Mecque, calma la colère de ses compatriotes, sachant toute résistance impossible pour le moment. Il vint en France plaider la cause de son pays devant la Conférence de la Paix, qui eut le front de lui refuser satisfaction. En mars 1920, un congrès pansyrien se réunit à Damas, proclama l'indépendance de la Syrie et élut Fayçal roi. Tant en Syrie qu'en Mésopotamie, il y eut des soulèvements contre les Français et les Anglais. Le général Gouraud, qui commandait les 100.000 hommes de troupes françaises en Syrie, lança un ultimatum à Fayçal, qui l'accepta. Mais, excipant d'un détail technique, il ne tint pas compte de cette acceptation, et il marcha sur Damas, qu'il occupa et à laquelle il imposa une contribution de guerre de dix millions. Devant la fusillade des chefs nationalistes et les menaces de bombardement par avions, la Syrie rentra dans le calme, mais on peut juger de la colère et de la soif de vengeance qu'elle étouffait.

A l'égard de l'Égypte, l'Angleterre n'avait pas agi avec une impudence moins révoltante. Elle s'était installée dans ce pays à titre temporaire, comme mandataire des puissances européennes qui avaient consenti des emprunts au prodigue khédive Ismail. En 1914, elle profita des circonstances de la guerre pour incorporer l'Égypte à l'empire britannique en la plaçant sous son protectorat. Une fois l'armistice signé, les Égyptiens, qui n'avaient jamais reconnu ce protectorat, envoyèrent des délégués à la Conférence de la Paix. Mais les Alliés refusèrent de prêter attention à leurs réclamations, et leur firent entendre que la Conférence considérait le protectorat en Égypte comme un fait accompli. Les Égyptiens organisèrent alors, malgré la défense des autorités anglaises, un plébiscite en faveur de l'indépendance, qui manifesta l'opposition de l'immense majorité du peuple à la domination britannique. Furieux, les Anglais arrêtèrent les leaders nationalistes et les déportèrent à Malte. La colère du peuple égyptien ne connut plus de bornes. Partout, on coupa les lignes de chemin de fer et les fils télégraphiques ; on pilla les trains, on assassina de nombreux Anglais, on mit à sac les maisons des étrangers. Mais, devant les renforts britanniques, appuyés des régiments noirs du Soudan, les Égyptiens durent reconnaître qu'il n'y avait que la force qui comptait et remettre leur vengeance à plus tard.

Aussitôt après la fin de la conférence de Versailles, l'Angleterre qui, par suite de la révolution bolchévique, n'avait plus de rivalité à craindre en Perse avec la Russie, conclut avec le gouvernement persan un accord qui

équivalait à l'établissement de son protectorat sur ce pays. Enfin, au printemps de 1920, les premiers ministres alliés se rencontrèrent à San Remo pour régler le sort de la Turquie. On divisa l'Asie-Mineure en sphères d'influence et d'exploitation, et l'on attribua les provinces arabes de l'empire turc à la France et à l'Angleterre conformément à l'accord Sykes-Picot, le tout, selon la formule de M. Stoddard, « convenablement camouflé sous le nom de mandats de la Société des Nations ». On envoya des renforts anglais en Mésopotamie et en Palestine, des renforts français en Syrie, une armée anglo-franco-grecque occupa Constantinople, et le premier ministre de Grèce, M. Venizelos, promit d'envoyer une armée grecque en Asie-Mineure (4).

« Cette longue série d'agressions », écrit M. Stoddard, « ayant son couronnement dans les récents traités de paix, qui ont pratiquement soumis le monde musulman entier à la domination européenne, a peu à peu fait entrer dans le cœur des musulmans un sentiment de rage désespérée qui peut avoir des conséquences désastreuses. Il est certain que les fermentations nécessaires pour une guerre sainte s'accumulent depuis longtemps. »

Et l'auteur américain cite l'opinion d'un expert italien dans les questions orientales, qui est en même temps un grand seigneur, le duc de Sermoneta :

« Le monde oriental tout entier, de la Chine à la Méditerranée, est en ébullition. Partout brûle le feu caché de la haine contre l'Europe. Les émeutes au Maroc, les soulèvements en Algérie, le mécontentement en Tripolitaine, les tentatives dites nationalistes en Égypte, en Arabie, en Lybie, ne sont que des manifestations différentes d'un même sentiment profond et ont pour but la rébellion du monde oriental contre la civilisation européenne. »

LE DECLIN DE L'EUROPE ET LE PANISLAMISME

Et dans cette lutte à mort contre la civilisation européenne, les peuples orientaux vont profiter des avantages matériels que, tout en les exploitant et pour mieux les exploiter, leur a procurés cette civilisation : chemins de fer, routes, postes, télégraphes, téléphones, automobiles, avions, et télégraphie sans fil, sans parler de l'imprimerie. La presse musulmane qui, en 1900, ne comptait pas plus de 200 journaux de propagande, en possédait, en effet, plus de 1.000 en 1914, et elle en possède un nombre encore beaucoup plus considérable aujourd'hui. Conscients de leur force, les Musulmans réclament non seulement l'indépendance politique, mais encore l'indépendance économique.

« Quel est le programme spécifique du panislamisme économique ? » se demande M. Stoddard. « Il est facile de l'exposer : c'est la richesse de l'Islam aux musulmans ; les bénéfices du commerce et de l'industrie pour les musulmans et non pour les chrétiens ; l'éviction du capital occidental par le capital musulman ; par-dessus tout la levée de la mainmise européenne sur les ressources de l'Islam par l'abrogation des concessions de terres, de mines, de forêts, de chemins de fer, de douanes, qui drainent les richesses des territoires musulmans vers des rivages étrangers. »

Les Musulmans se croient d'autant mieux fondés à réclamer cette indépendance totale qu'ils considèrent que l'Europe, après avoir atteint son apogée, s'est engagée sur la voie du déclin. Voici ce qu'écrivait, dès 1907, un auteur égyptien, Yahya Sidyk :

« A mon avis, l'Europe a atteint actuellement son apogée, et son expansion coloniale immodérée est un signe non de force, mais de faiblesse. En dépit de l'aurore de tant de

(4) C'est cette armée que vient de battre et d'expulser complètement l'armée kémaliste, réduisant à néant par la force des armes toutes les combinaisons de la diplomatie européenne.

grandeur, de puissance et de gloire, l'Europe est aujourd'hui plus divisée et plus fragile que jamais, et elle masque mal son malaise, ses souffrances et son angoisse ; sa destinée s'accomplit inexorablement. » (5.)

Depuis que ces lignes ont été écrites, la Grande Guerre est venue hâter l'accomplissement de cette destinée inexorable. Indépendamment de l'affaiblissement physique et matériel qui en est résulté, la Grande Guerre et les traités qui y ont mis fin ont achevé la ruine morale de l'Europe. Voici comment s'exprime M. Stoddard à ce sujet :

« Il est certain que la Grande Guerre a immensément aggravé cette situation déjà critique. L'Orient a vu tout à coup les peuples européens, qui, dans les questions de race, avaient jusque-là conservé une espèce de solidarité, s'accrocher les uns aux autres dans un corps à corps d'une férocité sans exemple. Il a vu ces mêmes peuples se mettre réciproquement au ban de l'humanité, comme des ennemis irréconciliables ; il a vu l'unité de la race blanche rompue par des abîmes politiques et moraux que les blancs eux-mêmes déclaraient sans cesse ne pouvoir être jamais comblés. Le seul motif qui rachetât l'odieux de cette lutte à mort aux yeux des Orientaux, était le programme libéral que les hommes d'État alliés avaient inscrit sur leurs drapeaux. Mais, quand la guerre fut terminée et que les Alliés eurent vaincu, le bruit se répandit bientôt qu'au moment même où les hommes d'État alliés prononçaient leurs discours libéraux, ils avaient négocié une série de traités secrets pour se partager le Proche-Orient avec le plus cynique impérialisme ; et à la Conférence de la Paix qui mit fin à la guerre ce furent ces traités secrets, non les discours libéraux, qui déterminèrent le règlement oriental, aboutissant (sur le papier du moins) à la subjugation totale du Proche et du Moyen Orient. »

A côté de ces agissements, que la puissante presse musulmane, les émissaires secrets, les caravanes et divers congrès firent connaître aux quatre coins de l'Orient, soulevant l'indignation et la colère que l'on peut imaginer, il y avait une cause plus immédiate, plus directe de mépris pour les blancs :

« La Grande Guerre a détruit le prestige européen en Orient et a ouvert les yeux des Orientaux aux faiblesses de l'Occident. Pour l'Orient, la guerre a été une leçon de choses gigantesque. Un exemple entre autres : des millions d'Orientaux et de nègres ont été transportés des plus lointaines jungles de l'Asie et de l'Afrique pour servir comme soldats ou comme manœuvres dans la guerre des blancs. Si le gros de ces auxiliaires a été employé à des opérations coloniales, plus d'un million d'entre eux, ont été amenés en Europe même. Là ils ont tué des blancs, violé des blanches, goûté au luxe, appris les faiblesses des blancs — puis ils sont rentrés chez eux pour raconter aux leurs tout cela. L'Asie et l'Afrique connaissent aujourd'hui l'Europe mieux que jamais, et nous pouvons être sûrs qu'elles s'en serviront. »

NATIONALISTES TURCS ET BOLCHEVIKS

C'est dans ces dispositions d'esprit que l'Orient a rencontré l'appui du bolchévisme russe. Les hommes de Moscou étaient trop clairvoyants pour ne pas saisir l'occasion qui s'offrait à eux. Ils avaient organisé un service de propagande en Orient qui comprenait trois bureaux consacrés respectivement aux Pays islamiques, à l'Inde et à l'Extrême-Orient. Les archives du tsarisme, qui avait étudié ces pays de près en vue de ses projets impérialistes, lui avaient fourni, d'ailleurs, une documentation précieuse. Mais la République des Soviets ne se contenta pas de paroles, elle prouva ses intentions désintéressées par des

(5) *Le Réveil des peuples islamiques au XIV^e siècle de l'Hégire.*

actes. Lorsque par son accord avec le shah, signé en août 1919, l'Angleterre eut pratiquement placé la Perse sous son protectorat, au grand désespoir du peuple persan, la Russie révolutionnaire renonça officiellement à tous les droits que lui avait acquis en Perse le régime tsariste et se proclama l'amie du peuple persan contre l'impérialisme occidental. L'armée bolchévique, qui débarqua sur la côte persane en 1920, fut accueillie par la population à bras ouverts, et depuis lors, la situation des Anglais dans ce pays est restée très compromise.

Pour les nationalistes turcs, les bolcheviks n'avaient tout d'abord pu faire que peu de chose, faute de communications, mais la défaite de Wrangel et de son armée blanche, en novembre 1920, permit à une armée rouge de traverser toute la Russie et ouvrit un chemin direct de Moscou à Angora, par le Caucase.

En Afghanistan, l'émir Amanullah se mit en rapports avec le gouvernement des Soviets, et fit la guerre à l'Angleterre. Il fut vaincu à la fin et obligé de faire la paix, mais le traité qu'il signa lui garantit toute liberté diplomatique et il en profita pour étendre ses rapports avec la Russie. Non loin de la frontière afghane, les bolcheviks établirent un grand centre de propagande qui devait faire rayonner son influence non seulement sur l'Afghanistan, mais encore sur l'Inde. On sait que le Turkestan et l'Azerbaïdjan se sont constitués en Républiques soviétistes. Enfin, pendant l'automne de 1920, le gouvernement des Soviets, pour concerter une action générale et mettre en contact les représentants de ces différents peuples, convoqua à Bakou, la ville du pétrole, le Congrès des Peuples d'Orient. En réalité, ce fut la III^e Internationale qui lança l'invitation. Sur les 1.900 délégués qui s'y rendirent, 1.300 étaient communistes, et Zinoviev put leur parler en toute franchise. Il leur expliqua pourquoi la Russie rouge prêtait son assistance à des groupes de personnes qui ne partageaient pas ses idées et lui étaient même opposés sur certains points. Il leur déclara que tout en respectant les convictions religieuses des masses laborieuses de l'Orient, ils ne devaient pas adopter le point de vue nationaliste de Kemal, qui désirait seulement (alors) délivrer la personne « sacrée » du calife des mains de l'ennemi ; mais qu'au contraire, ils devaient annihiler la foi des masses en toute espèce d'autocratie, comme la révolution russe avait anéanti la foi mystique du peuple en la personne du tsar. Si la Russie des Soviets aide Mustapha Kemal, c'est parce qu'elle est prête à soutenir toute lutte révolutionnaire contre le gouvernement anglais, le capitalisme anglais étant la clé de voûte du capitalisme mondial.

Les adversaires de Moscou, qui n'ignorent pas cette attitude du communisme envers le califat, en concluent que l'entente entre Moscou et Angora est précaire et que les musulmans abandonneront les Russes dès qu'ils auront atteint leurs fins, qui se bornent à la complète indépendance politique et économique. Cependant, l'évolution qui s'est déjà opérée dans l'esprit de Kemal, permet de douter qu'ils aient vu juste. On sait, en effet, que ce dernier, soit par ambition personnelle, soit à l'instigation de Moscou — et il semble qu'en la matière, son ambition doive servir Moscou — a conçu l'idée de séparer le pouvoir temporel du califat, le *commandeur des Croyants* n'ayant aucunement besoin de joindre à sa puissance spirituelle le pouvoir politique du sultanat. Il deviendrait en quelque sorte le pape des musulmans, et, déchargé des soucis temporels, il n'en acquerrait que plus d'indépendance et de prestige moral. Dans ces conditions et alors même que, sa vie durant, Kemal se réserverait le pouvoir temporel, rien ne s'opposerait à ce que l'avenir permit une certaine fusion entre l'Islamisme et le communisme. Les premiers

(3) Lothrop Stoddard, *Le Nouveau Monde de l'Islam*, p. 197, 200.

califes n'ont-ils pas été élus par le peuple et Mahomet n'a-t-il pas déclaré que tous les musulmans sont frères et égaux ? C'est pourquoi les Anglais, qui sentent peut-être ce péril et qui, en tout cas, cherchent à diviser les musulmans, se sont opposés à l'abdication du sultan et ont fait tout ce qu'ils ont pu pour présenter à leurs sujets mahométans les nationalistes d'Angora comme des hérétiques. On annonce déjà qu'une délégation de Mahométans hindous va se rendre dans cette ville pour demander des explications au sujet des vues du gouvernement victorieux sur le califat. Mais quels que puissent être au départ les sentiments des membres de cette délégation, il est hors de doute que l'atmosphère triomphale de la capitale du nationalisme musulman ne pourra leur inspirer que des dispositions favorables au retour.

Les nationalistes turcs victorieux sont venus à Lausanne pour faire reconnaître par les puissances européennes l'indépendance politique et économique et l'égalité absolue des nations islamiques. Ou l'Europe abandonnera son impérialisme dominateur — ce qui n'empêchera d'ailleurs pas certaines tractations commerciales et industrielles indispensables — ou l'Orient musulman rompra définitive-

ment avec l'Europe, et ce sera une guerre ouverte ou sourde, mais dont l'issue ne peut faire de doute pour personne. Le front unique des Alliés, même s'il était plus qu'une apparence derrière laquelle se dissimule momentanément la rivalité des convoitises, n'aurait plus le prestige d'émouvoir les peuples orientaux. Ils sentent qu'une ère nouvelle a véritablement commencé pour eux. L'Europe a le passé. Ils ont l'avenir.

Quoique cet état d'esprit, qui correspond fatalement à un état matériel, détermine plutôt une révolution politique, l'ensemble des événements ajoute quand même à cette révolution une portée sociale, puisqu'elle signifie que l'Orient donne congé au capitalisme européen en tant que puissance d'asservissement. Les classes possédantes qui détiennent effectivement le pouvoir en Europe, vont donc subir de ce fait une défaite matérielle et morale, qui affaiblira la confiance qu'elles ont en elles et augmentera d'autant la force de résistance des classes laborieuses qui leur sont opposées. On peut donc dire, à juste titre, que la révolution orientale marque une étape considérable de la révolution mondiale.

LES INTERÊTS ET LA SOTTISE

A la Chambre des députés, la dernière séance d'interpellation fut une séance de conversions... Conversions surtout apparentes. Conversions pour les besoins de la stratégie parlementaire et diplomatique. M. Poincaré était revenu de Londres l'amertume aux lèvres... En face d'une « opinion française » devant laquelle l'occupation de la Rhur avait été présentée comme certaine, indispensable, hors de question, l'opinion anglaise s'était affirmée unanimement hostile à toute entreprise de force.

Pacifisme ? Non.

Traduisez : les métallurgistes français voulaient le charbon et le coke de la Rhur, tandis que les charbonniers anglais tenaient à conserver la clientèle des métallurgistes français pour leur propre charbon.

Le Times écrivait :

On n'est pas sûr que l'opinion publique française soit fortement en faveur de mesures coercitives violentes, telles que l'occupation immédiate du bassin de la Ruhr. L'opinion publique anglaise, elle, est unanimement opposée à cette mesure qu'elle considère à la fois comme inutile pour le but poursuivi et comme extrêmement dangereuse. En refusant de consentir à cette mesure, le gouvernement britannique serait soutenu par toutes les nuances de l'opinion en Angleterre.

Un tel langage tenu dans un journal comme le Times était tout à fait menaçant... D'autant plus que M. Poincaré avait bien imprudemment lié la politique des réparations à celle des dettes interalliées... Il tombait dans son propre piège...

« Vous voulez occuper la Rhur... Même tout seul... Fort bien... Nous avons alors une petite note à vous présenter. Cela représente une trentaine de milliards de votre monnaie... Payez ».

Il devenait difficile, après cela, de continuer la conversation. On la remettait au 3 janvier...

En attendant, il fallait se préparer à subir un terrible assaut au Parlement...

L'Élysée avait ses hommes. Tardieu, Forgeot et Daudet allaient charger. M. Poincaré tirerait-il, une fois de plus, son sabre de bois ?

Une interview de M. Clemenceau venait de paraître,

annonçant que le Tigre était opposé à l'occupation de la Rhur... M. Poincaré se fit agneau :

« La France ne songe pas, dit-il, elle n'a jamais songé, elle ne songera pas plus demain qu'aujourd'hui à des expéditions de caractère militaire. Elle ne médite pas davantage d'infliger à l'Allemagne des châtiments ou des sanctions punitives. Elle veut seulement être payée dans toute la mesure où elle peut l'être, et elle croit qu'il faut saisir les richesses allemandes, là où elles se trouvent réellement. »

Nous souhaitons vivement les saisir en collaboration avec nos alliés, et nous insistons amicalement pour qu'ils ne nous refusent pas leur concours. Nous aurions un très vif regret si nous étions forcés de prendre isolément des mesures de sauvegarde. Mais, de toute façon, nous ne ferons jamais rien que pour le compte commun ; et, si elle était amenée à installer quelque part ses ingénieurs ou ses douaniers, la France réserverait toujours la place des ingénieurs et des douaniers alliés.

Puis, comme il préférerait de pas insister, avec une malice cousue de fil blanc, M. Poincaré ajouta qu'il valait mieux ne pas renseigner l'Allemagne sur les intentions de ses débiteurs trop longtemps d'avance. Comme ont été loin de Bar-le-Duc et de sa confiture au picrate !

Cela tomba sur la Chambre comme une douche... Elle fut à ce point émue qu'elle ne s'aperçut point de ce qu'il y avait de véritablement idiot à parler d'ingénieurs et de douaniers installés à l'étranger sans accompagnement de forces militaires, pour les protéger. Peut-être comprit-elle qu'il n'y avait là qu'une feinte destinée à tromper la tribune diplomatique copieusement garnie ce soir-là de jaquettes et de robes décolletées.

Le fait est que Daudet qui devait blâmer le gouvernement pour le retard qu'il mettait à l'occupation de la Rhur, se contenta de tomber sur M. Briand et d'assurer M. Poincaré de sa confiance...

On s'attendait à une réclamation vigoureuse pour l'application des clauses du Traité de Versailles concernant les gages, faite par M. Tardieu... Mais le Tigre avait parlé... L'homme d'affaires de la N'gofo-Shanga eut peur d'un coup de dent... Il se contenta de réclamer une avance au Trésor anglais !... Cet appel à une vassalité déjà acquise depuis longtemps, sembla scandaliser une partie de la

Chambre. Quant à M. Forgeot, qui devait défendre la combinaison de M. Maginot, autre conspirateur, Mussolini, en herbes, surnommé bien irrévérencieusement « Le petit d'âne de chez Maxim's », quant à M. Forgeot, à la stupéfaction générale, il réclama l'évacuation des territoires rhénans !

Le Temps n'en était pas encore revenu le lendemain et il disait le 17 décembre, devant cette pluie d'apostasies.

Commentant la séance d'hier, le Times laisse entendre ce matin que la France commence à changer d'avis et qu'elle renonce à ce qu'il appelle « des décisions désespérées », c'est-à-dire à une prise de gages dans la Ruhr. Cette interprétation n'est point exacte, mais puisse-t-elle servir de leçon. Quelles que soient les rivalités personnelles et les luttes politiques qui existent entre Français, elles ne devraient jamais croire que les intérêts de la France seront moins fermement défendus vis-à-vis de l'étranger.

Evidemment. On pense toujours aux « décisions désespérées ».

Mais comme personne, parmi les successeurs éventuels, n'ose en prendre la responsabilité, on préfère la laisser au ministère Poincaré...

Aussi l'énorme majorité qu'il a reçu sur la tête en fin de séance, pourrait-elle bien être le coup du lapin pour le ministère.

LES bruits les plus contradictoires ont couru ces temps derniers à propos des intentions américaines concernant l'émission d'un grand emprunt anglo-américain de 6 milliards de marks or pour aider au règlement de la dette allemande par l'assainissement de la monnaie du Reich. On a cité la Banque Morgan comme banque d'émission, on a parlé du concours vraisemblable du président Harding, à l'idée d'une conférence économique mondiale qui se tiendrait en février à Washington... Puis on a démenti.

Ce qui s'est dégagé surtout de ces bruits, c'est :

- 1° Qu'aucune conversation n'est possible avant une réduction par les Alliés du montant de la dette allemande ;
- 2° Que la France ne doit compter en aucun cas sur la remise de la dette américaine ;
- 3° Qu'elle ne doit pas occuper la Rhur ;
- 4° Qu'elle doit commencer par désarmer pour prouver qu'elle n'a pas d'intentions militaristes...

On voit qu'il est difficile de causer bien sérieusement dans des conditions pareilles...

La question du désarmement surtout est capitale aux yeux de l'Amérique. Le Président Harding et le parti républicain avaient joué les élections sur la carte de la conférence de Washington... Au moment où les journaux français entonnaient la rangaine du désarmement à propos de cette conférence, nous avions ici même signalé qu'elle n'était qu'un attrappe-peuples... Or, le parti républicain a perdu. C'est en partie à cause de la lenteur apportée par la France à ratifier l'accord de Washington...

Le gouvernement serait donc bien loin à l'heure actuelle d'adopter une politique de faveur à l'égard de la France.

Voici d'ailleurs ce qu'en a dit M. Frank. H. Simons au représentant de l'Echo de Paris à New-York :

Je ne crois pas que le présent gouvernement éprouve ou montre, à l'endroit de la France, une sympathie profonde. Je n'entends pas dire par là qu'il se comportera vis-à-vis d'elle avec hostilité. Mais le fait à retenir, c'est que le succès définitif de la Conférence de Washington, d'une si grande importance pour M. Hughes et pour son parti, dépend, en dernière analyse, de certains sacrifices qu'il revient à la France d'accepter. Et comme jusqu'ici la France a reculé devant ses sacrifices, le gouvernement de Washington est évidemment froissé.

La récente discussion du budget de la marine nous a montré combien de son côté le gouvernement français était peu disposé à faire des sacrifices dans cet ordre d'idées...

Mais l'opinion, elle ? Le peuple, lui, au nom des capitalistes maîtres de cette opinion et exploités de ce peuple. M. Simons répond par cette désespérante et irrévocable déclaration d'amour...

Graduellement, comme nous nous éloignerons de l'Europe, la politique française sera mentionnée chez nous moins fréquemment, et nous reviendrons ainsi à ce qui existait avant la guerre : à une amitié traditionnelle et sentimentale, fortifiée par l'absence de tout contact direct et perturbateur entre deux peuples qui, pris dans leur masse, sont totalement incapables de se comprendre, mais qui n'en ont pas moins quelques raisons séculaires d'être attachés l'un à l'autre.

UNE AMITIÉ TRADITIONNELLE ET SENTIMENTALE, FORTIFIÉE PAR L'ABSENCE DE TOUT CONTACT DIRECT ET PERTURBATEUR...

Est-ce assez beau comme formule ! M. Tardieu a eu raison de dire que le voyage de M. Clemenceau avait utilement ravivé la curiosité américaine...

A Lausanne : Temps d'arrêt. L'Angleterre généreuse réclame le vilayet de Mossoul pour l'émir Fayçal et le contrôle armé des Détroits pour elle. Elle casse les vitres. La France déplore, par l'organe du Temps, la sortie brusque de Lord Curzon quand « la France et la Russie n'ont pas d'intérêts opposés dans la Mer Noire... » et qu'on pourrait si utilement négocier...

Et entre deux bordées d'injures et de calomnies à propos du 4^e Congrès ou de l'anniversaire de la Tchê-ka, on nous apprend que les affaires diplomatiques de la Russie progressent...

A l'occasion de la première assemblée de l'Union internationale de chemins de fer, M. Tchitcherine avait adressé, ces jours-ci, une demande d'admission des chemins de fer russes. Le comité de gérance vient de lui faire savoir officiellement que cette admission a été acceptée à l'unanimité.

Conformément aux statuts, cette décision sera soumise à la ratification de l'assemblée générale.

Un délégué du gouvernement russe se rendra prochainement à Paris pour représenter les chemins de fer russes d'Europe et d'Asie.

Les barbares ont des arguments décidément irrésistibles...

A Paris ? Diable !

IL faut à tout prix distraire l'opinion des sujets brûlants qui pourraient la passionner. Les explosions d'antracite anglais ne rendaient plus...

On a inventé les piqueurs. C'était un vieux truc déjà connu et pratiqué sous l'Empire. On a déchainé une frénésie collective, une espèce de maladie psychique épidémique, qui a atteint immédiatement de larges masses dans un pays aux nerfs détraqués par la guerre... Paris est inquiète, passionnée, réjouie. On a pu atteindre ainsi la grande semaine des gueuletons et des pince-fesses par laquelle la bourgeoisie bien pensante célèbre à tripe que veux-tu, la naissance pauvre du révolutionnaire de Béthléem...

Ce n'est pas pour rien que la date de la semaine de Noël correspond à celle qu'Auguste avait fixé pour les Saturnales...

Mais après cela, que viendra-t-il ? Un petit complot s'il vous plaît... Déjà, on l'annonce. Le peuple français, maître de ses destinées, poursuit sa course ascendante vers la démocratie dans le rayonnement de l'Intelligence et de la Raison.

Sujet de pendule.

Les organisations d'instituteurs en Europe

Par Lucien BRIOUX

Nous avons demandé à notre camarade et collaborateur Louis Bouët de rédiger pour Clarté une étude sur la situation des instituteurs en France et à l'étranger. Il a confié une partie de ce travail à l'un de ses amis, bien connu dans les milieux syndicalistes universitaires et spécialement documenté sur les organisations du personnel enseignant d'Europe. Nous donnerons dans un prochain numéro l'article de Bouët sur les instituteurs français.

Est-il vrai, comme l'a dit en un long article le bulletin mensuel de l'Internationale syndicale d'Amsterdam, que la corporation des instituteurs soit la seule internationalement inorganisée, la seule qui n'ait pas compris l'inéluctable nécessité de l'activité internationale ? Il faut voir en une telle affirmation, sinon une calomnie, à tout le moins une ignorance totale de la vie du monde enseignant.

Il existait avant la guerre un Bureau International des fédérations d'Instituteurs dont le deuxième Congrès eut lieu à Paris en 1912. Et quoique nous ne soyons pas très bien informés de l'action actuelle de ce Bureau, nous savons qu'il existe et se manifeste à nouveau par une certaine propagande.

Mais, et c'est ce qui aurait dû intéresser davantage les dirigeants de la fédération syndicale d'Amsterdam, il existe depuis 1920 une Internationale de l'Enseignement qui, pour ne grouper que des éléments de gauche, n'en est pas moins beaucoup plus active et militante.

Et pourtant, au milieu de quelles difficultés sa jeunesse a grandi. Mais elle a surmonté tous ces obstacles ; elle peut maintenant jeter, sinon sur le monde, du moins sur l'Europe, un coup d'œil sûr. La vie du personnel enseignant d'Europe lui devient familière.

C'est une étude préliminaire que devra entreprendre Amsterdam, qui tente de concurrencer l'Internationale (qu'avec la presse chauvine il appelle — d'un nom si commode — l'Internationale bolchevique). Etude de la mentalité de l'éducateur, en général ; étude des tempéraments nationaux et des organisations nationales, en particulier.

Bolchevique ? C'est vite dit. La vérité est autrement complexe. Le généreux idéal communiste, la lutte ardente des bolcheviks russes, le prestige d'une Révolution unique et d'autant plus sympathique qu'elle a souffert et souffre encore, ont évidemment conquis pas mal d'éducateurs d'avant-garde, humbles maîtres d'école de village, professeurs de petits collèges ou maîtres éminents des lycées et des facultés. D'autres sont acquis à des formes voisines et différentes de l'émancipation prolétarienne et de la philosophie libératrice. Il est fatal que parmi tant d'hommes voués à l'étude et à la réflexion, vivant au milieu d'âmes simples, âmes d'enfants, âmes d'ouvriers et de paysans, et pauvres comme eux, les idéalistes soient légion.

Et bien misérable et mesquine est la mentalité des « arrivistes » enseignants. Pour « arriver », l'enseignement peut, parfois, servir de marche-pied, non de véhicule. Ce n'est un moyen possible qu'à la condition... d'en sortir.

Idéalisme, amour du peuple, loyauté incompatible avec le tripotage de la politique, telles sont donc, en gros, les composantes de l'esprit de nos enseignants.

Mais qu'on n'aille pas croire que cette simplicité et cette foncière loyauté intellectuelle et morale s'accompagne fatalement d'une émancipation totale et d'opinions avancées. Comme les cheminots des petits réseaux, les

facteurs ruraux, les cantonniers, et tous les petits fonctionnaires isolés, les « enseignants » ne sont arrivés que lentement et timidement au syndicalisme ou au socialisme.

La pensée est timorée qui ne s'appuie que sur soi-même. Pas d'excitation quand on est seul. Face à face avec la pauvreté de ses moyens, les difficultés réelles d'un changement de mœurs, les rugosités d'un milieu parfois hostile, toujours routinier et sceptique, l'instituteur a souvent douté et reculé devant les élans d'autres esprits à qui l'ambiance, au contraire, donnait la vigueur et l'audace, la force et la finesse. L'isolement alourdit la pensée, la rend hésitante, lente et comme honteuse d'elle-même. Beaucoup de maîtres d'école français sont républicains, avec dans ce concept une profondeur que le mot n'a plus dans les villes, républicains avec la foi que donne la connaissance intime du danger réactionnaire sans cesse coudoyé, mais ils ne sont que républicains, et nos querelles aiguës, que les réalités économiques ont compartimentées, leur demeurent étrangères. Ils les aperçoivent de loin d'un œil attristé et morne, sans comprendre.

Ainsi, tantôt ardemment prolétarien, tantôt franchement — et sympathiquement — petit-bourgeois, voilà l'instituteur.

Et nous ne parlons pas seulement pour la France ; ces aspects sont vrais pour toute l'Europe.

Faisons rapidement le tour du continent :

En Angleterre, peu d'écoles d'Etat ; un système scolaire complexe, où les organisations privées dominent. Et cependant c'est avec surprise — si quelque chose peut encore nous surprendre à la lecture des quotidiens — qu'on a pu voir l'an dernier une manifestation monstre (puisque elle a étonné les journaux londoniens eux-mêmes), faite par des milliers d'instituteurs devant la Chambre des Communes et le ministère des Finances qui, d'un commun accord, tentaient de leur retenir une partie de leur traitement pour la constitution de leur pension de retraite. Cela révèle donc une conscience des intérêts de la corporation assez forte pour vaincre l'« honorabilité », cette pudeur universelle qui s'empare du fonctionnaire pauvre et le rend complice de son affameur de gouvernement, qui fonde sur ce respect humain généralement invincible la sécurité de sa parcimonie.

Une jeune association vient d'ailleurs de se constituer outre-Manche et ce « Young Teachers' movement » semble appelé à une rapide croissance.

Les Pays scandinaves n'ont pas encore senti le besoin d'une avant-garde et leurs organisations, si elles sont fortes et intéressantes, se tiennent toutefois absolument à l'écart de la lutte de classes. En Suède, le ministère Branting, à l'étiquette socialiste, satisfait tous les desiderata ! Une Association qui doit avoir toute la bienveillance de l'Administration comme en France notre Fédération Sennelier, groupe le personnel des deux sexes ; une autre, s'affirme plus hardie, mais ne comprend que des éléments masculins.

Au Danemark, en Norvège existent également de ces Associations à aspirations démocratiques, qu'on peut comparer au Syndicat national français.

La Hollande a également une ligue (Bund) où l'élément radical a récemment supplanté l'élément chauvin et retardataire des lendemains de guerre. Mais ce Bund n'est pas encore ouvert aux idées sociales, et il s'est constitué en dehors de lui un petit Groupe Communiste

fort actif, dont le journal *De Kommunistische Onderwijzer* (l'instituteur communiste) publie de remarquables études d'un témoin oculaire, le sympathique J.-C. Ceton, sur l'Ecole en Russie.

Achevons ce tour de la Mer du Nord : la Belgique n'y sera pas à l'honneur. Une association générale y groupe l'abondant élément bien pensant, docile aux impulsions chauvines d'un gouvernement bloc-nationaliste et d'échevins super-patriotes. Une Centrale du Personnel Enseignant Socialiste groupe plusieurs milliers de membres. Elle a mené de belles campagnes contre le salut obligatoire au drapeau (introduit dans l'école-caserne d'à présent) et contre les « chefs d'école » autocratiques. Mais sa connexion étroite avec un parti politique, le P.O.B. (Parti ouvrier belge) socialiste réformiste où Destrée est grand prophète, son intolérance qui l'a conduit, à son dernier Congrès (Bruxelles, septembre 1922), à exclure de son sein « les communistes et tous ceux qui appuient une autre politique que celle du P.O.B. » (sic), font désormais de la Centrale un milieu fermé où les politiciens pousseront comme champignons sur couche et d'où l'action sociale sera bientôt bannie. Heureusement, une belle minorité, qui n'accepte pas son exclusion, tente de redresser l'organisation défaillante ; elle demande le droit de se désaffilier du P.O.B., l'autonomie syndicale, l'adhésion à l'Internationale de l'Enseignement, qu'elle approuve et au Congrès de laquelle elle envoya des délégués (à Paris, en août dernier).

Tout voisin, le petit Etat du Luxembourg connaît la gamme des tendances universitaires. A droite, le personnel congréganiste (ou assimilable), au centre la Fédération, intéressant groupement qui édite lui-même les manuels en usage dans les écoles ; enfin, réunissant les militants de la Fédération, le Syndicat des Instituteurs luxembourgeois, adhérent à l'Internationale de l'Enseignement.

L'Allemagne renferme une poussière d'associations. La plus avancée est le *Freie Lehrergewerkschaft Deutschlands* (Libre Syndicat d'Instituteurs) qui, jusqu'en ces temps derniers s'est vu refuser l'accès de la C. G. T. (*Freie Gewerkschaft Bund*) qui ne veut réunir que des travailleurs manuels, non seulement par un préjugé ouvrieriste, mais, et surtout, parce que le bureau de la C.G.T. allemande est composé presque exclusivement de membres du Parti social-démocrate (S.P.D.) qui craint les opinions avancées des petits fonctionnaires et des employés. Mais, récemment, par une nouvelle tactique qu'inspire visiblement Amsterdam, la C.G.T. a admis d'abord les employés qui travaillent dans le commerce et l'industrie, et enfin les syndicats de fonctionnaires. Seulement, en admettant le libre syndicat d'Instituteurs, elle a imposé à sa direction semi-communiste une fusion avec un gros groupement petit-bourgeois du personnel enseignant. Le ferment fera-t-il lever la masse ou sera-t-il étouffé ? L'avenir le dira.

L'Autriche possède une Fédération social-démocrate. La Hongrie, la Yougo-Slavie, la Roumanie, la Pologne ont des gouvernements qui se valent ou à peu près : nulle liberté, ni de presse, ni d'association, ni de parole. Il faut penser comme l'Etat, ou se taire. La guerre a excité le chauvinisme dont l'école est trop souvent, hélas ! le véhicule. Les internationalistes sont traqués, emprisonnés, parfois pendus. La correspondance est visitée, les journaux étrangers saisis à la frontière. Les minorités ethniques brimées se sont vu retirer leurs instituteurs et professeurs, remplacés par des champions du drapeau vainqueur. Un traitement dérisoire est servi aux maîtres appartenant à ces minorités... quand on leur en sert un ! car parfois, comme en Roumanie, on leur refuse jusqu'au droit de vote. C'est

le blocus intellectuel des penseurs libres, un blocus sauvage, impitoyable.

En Tchéco-Slovaquie, malgré des gouvernants nationalistes, une solide Fédération s'est constituée, qui a adhéré à l'Internationale de l'Enseignement. Là aussi, on pense à économiser sur l'école, à tondre l'instituteur, et malgré la hausse constante de la vie, on a abaissé les traitements de 25 0/0... pour le personnel enseignant seulement, — quelque cousin de Bérard étant sans doute là-bas grand maître de l'Université.

Restent dans l'Europe orientale, la Grèce, où quelques militants tâchent d'orienter vers nos buts leur Fédération, et la Bulgarie, où le plus important groupement pédagogique est bien certainement la *Fédération communiste*, qui compte plusieurs dizaines de milliers d'adhérents, proportion considérable, on le voit. Orientée vers la Russie, la Bulgarie attend de voir à l'œuvre l'Internationale de l'Enseignement.

Pour rentrer en France, longeons la Méditerranée : voici les pays du soleil, Italie, Espagne. Hélas ! fascisme et réaction ! Et cependant, les instituteurs y luttent vaillamment. L'an dernier, les trois groupements italiens : droite, centre et gauche, organisèrent ensemble une grève retentissante... et triomphante. Le plus actif, le *Sindacato*, adhérent à la C.G.T. et à l'Internationale de l'Enseignement, publie deux fois par mois son *Avanguardia Magistrale* qui mène le bon combat. Le fascisme ne l'a pas ménagé : un camarade fut tué sur le seuil de sa classe, devant ses élèves épouvantés.

La situation est la même en Espagne. Moins de persécution privée, mais un état plus autocratique et sans scrupules. Défense d'organiser des réunions, de tenir les séances d'un comité central. Il faut tout faire par correspondance et clandestinement. L'Association général de Maestros groupe les éléments conscients du prolétariat de l'enseignement ; elle appartient à l'Internationale de l'Enseignement.

— Oubliez-vous la Russie ?

— Que non point. Le syndicat panrusse des Travailleurs de l'Enseignement et des Arts fait tous ses efforts pour être au courant de notre vie occidentale. Nous suivons, nous occidentaux, avec passion tout ce qui se passe en Russie, dans le domaine pédagogique notamment. Mais malheureusement, nos relations, qu'une censure rigoureuse rend extrêmement précaires, sont loin d'être suivies comme l'ont affirmé récemment les mouchards de l'*Eclair*, sont trop intermittentes pour que nous proclamions ici notre accord complet avec ces frères lointains. Nous attendons impatiemment leur avis sur nos méthodes et nous voudrions, en les aidant dans leur œuvre d'affranchissement du peuple russe hier illettré, suivre de plus près l'admirable leçon de choses que donne aux éducateurs du monde leur Ecole du Travail.

Un avenir prochain réalisera ce vœu.

Telle est la situation. Le monde enseignant est comme un raccourci des nations : il a ses petits bourgeois démocrates qui sont, en nombre, de la masse la plus imposante, — victimes bénévoles des opinions réformistes ; ses réactionnaires à l'échine souple, courtisans du pouvoir, arrivistes prêts à se dévorer les uns les autres, dociles instruments de la paix sociale et de la haine entre les peuples ; mais il a ses militants d'avant-garde, hommes de demain, qui voient plus loin que l'heure présente et qui savent, parce que l'histoire l'a dit cent fois, combien fragile et court est tout retour en arrière, toute tentative de restauration d'un passé aboli. A ceux-là, l'œuvre de paix, l'œuvre d'avenir, l'œuvre de vie.

ACHETEZ TOUS VOS LIVRES A LA LIBRAIRIE DE CLARTÉ

Voici pour nos lecteurs un choix complet des derniers romans parus en librairie.

Commandez ceux qui vous intéressent à la librairie de CLARTE (compte postal Paris 330-80).

En achetant vos livres à Clarté, vous donnez à Clarté des ressources pour sa propagande. Vous devez vous adresser à sa librairie qui vous expédiera dans le plus bref délai, tous les ouvrages que vous lui demanderez. (Ajouter au montant de la commande, 10 0/0 pour frais d'emballage et de port.)

ROMANS	
André ARNYVELDE : <i>Le Bacchus mutilé</i> (Edit. Albin Michel)	6 75
Emile BAUMANN : <i>Job le prédestiné</i> (Edit. Grasset)	7 »
V. BLASCO IBANES : <i>Contes espagnols d'amour et de mort</i> (Edit. Flammarion)	7 »
Sylvestre BOIX : <i>Toute nue</i> . Préface de G. de La Fouchardière (Edit. Albin Michel)	3 75
Frédéric BOUTET : <i>L'Homme sauvage et Julius Pingouin</i> (Edit. Flammarion)	7 »
Henry CASSEVILLE : <i>Thi-Nhi, autre fille d'Annam</i> (Edit. Figuière)	5 75
CYRIL-BERGER : <i>L'adversaire inconnu</i> (Edit. Fénéci)	6 75
Robert DIEUDONNÉ : <i>Le vainqueur</i> (Edit. Albin Michel)	6 75
Michel DUMESNIL DE GRAMONT : <i>N'Dri et Rodelia</i> (Edit. Belles-Lettres)	6 »
Gabriel FAURE : <i>La dernière journée de Sappho</i> (Edit. Fasquelle)	7 »
Charles-Théophile FÉRET : <i>La réincarnation de Claude Le Petit</i> (Edit. Belles-Lettres)	10 »
GÉRARD-GAILLY : <i>Tchirougougou</i> (Edit. Flammarion)	6 »
Jean GIRAUDOUX : <i>Siegfried et le Limousin</i> (Cahiers verts, n° 14) (Edit. Grasset)	7 50
Pierre GRASSET : <i>Le don Juan bourgeois</i> (Edit. Renaissance du Livre)	6 75
D' Lucien GRAUX : <i>Initié !</i> (Edit. Crès)	6 »
Georges GRÉBENSCHIKOV : <i>Les Tchou-raïev</i> , traduit du russe et préface par Henri Mongault. Avec un portrait (Edit. Bossard)	7 50
GYP : <i>Souricette</i> (Edit. Calmann-Lévy)	6 75
Charles-Henry HIRSCH : <i>Mimi Bigoudis</i> (Edit. Flammarion)	7 »
J.-C. HOLL : <i>La vague de luxure</i> (Edit. Librairie des Lettres)	6 »
Edmond JALOUX : <i>Les profondeurs de la mer</i> (Edit. Plon)	7 »
Jérôme-K. JÉRÔME : <i>Les trois hommes en Allemagne</i> . Traduit de l'anglais par Georges Seligmann (Edit. La Sirène)	6 75
J. KESSEL : <i>La steppe rouge</i> (Edit. Nouvelle Revue Française)	6 75
Albert LANTOINE : <i>L'aveugle aux colonnes</i> (Edit. Monde Nouveau)	6 75
MARMOUSSER : <i>Au lion tranquille</i> (Edit. Librairie de France)	5 »
Juliette MARTINEAU : <i>Le crépuscule rouge</i> (Edit. Jouve)	3 »
Jeanne MAXIME-DAVID : <i>La victoire des Dieux-lars</i> (Edit. Grasset)	6 75
Georges MEATLOX : <i>Pierre de Remé</i> (Edit. Lamberty, Bruxelles)	6 »
Wolla MÉRANDA et Yann KARMOR : <i>Patots de la Nuit</i> (Edit. Chéberre)	6 75
Pierre MILLE : <i>Monsieur Barbe-Bleue et Madame</i> (Edit. Le Livre)	10 »
Marcel MULLER : <i>Jacques, le Parasite</i> (Edit. Librairie de France)	5 »
Georges OUDARD : <i>Ma jeunesse</i> (Edit. Flammarion)	7 »
Marthe PAIN-DURIN : <i>Cumana</i> (Edit. Attinger)	7 »
Walter PATER : <i>Marius Pépiciurien</i> , traduit de l'anglais par E. Coppinger (Edit. Perrin)	15 »
Jules REBOUL : <i>La dépouille du profiteuseur inconnu, II : La main au collet du profiteuseur inconnu</i> (Edit. Imp. Volla, Privas)	5 »
Jacques RIVIÈRE : <i>Aimée</i> (Edit. Nouv. Revue Française)	7 »
Noëlle ROGER : <i>Le nouveau Déluge</i> (Edit. Calmann-Lévy)	6 75
Victor SÉGALEN : <i>René Leys</i> (Edit. Crès)	6 »
SHERIDAN : <i>Devant l'amour</i> (Edit. Fénéci)	6 75
Fédor SOLOGOUB : <i>Le démon mesquin</i> , traduit du russe par H. Pernot et L. Stahl. Préface de M. Jean Chuzeville. Avec un portrait (Edit. Bossard)	7 50
Raoul STÉPHAN : <i>L'homme-chien</i> (Edit. Albin Michel)	6 75
Gabriel TIMMORY : <i>Coqs et poules</i> (Edit. Fénéci)	6 75
Marcelle TINAYRE : <i>Précille Séverac</i> (Edit. Calmann-Lévy)	6 75
Léon TOLSTOÏ : <i>La sonate à Kreutzer</i> , traduit du russe par Mme Olga Sidersky (Edit. Bossard)	3 »
Jean VIGNAUD : <i>Niky</i> (Edit. Plon)	7 »
Alexandre ARNOUX : <i>Ecoute s'il pleut</i> (Edit. Fayard)	6 50
André BAILLON : <i>En sabots</i> (Edit. Riéder)	6 75
Gaston BAUDOIN : <i>Loques</i> (Edit. Société Mutuelle d'Édition)	6 »
Jean BESLIÈRE : <i>Le page mutilé</i> (Edit. Emile Paul)	6 75
Alfred CAPUS : <i>Scènes de la vie difficile</i> (Edit. Fénéci)	6 75
Edmond CAZAL : <i>Le vertige de la volupté et de la mort</i> (Edit. Ollendorff)	7 »
Henriette CÉLARIÉ : <i>La bague antique</i> (Edit. Colin)	7 »
Claude DAZIL : <i>Madette</i> (Edit. Albin Michel)	6 75
Robert DESTÈZE : <i>Le beau joueur</i> (Edit. Renaissance du Livre)	6 75
Paul LOMBARD : <i>Les contes de la mise en boîte</i> , croquis de Gus Bofa (Edit. du Merle Blanc)	6 »
Hendi de MONTHERLANT : <i>Le Songe</i> (Edit. Grasset)	7 50
J. d'Or SENCLAIR : <i>Toujours tu chéris la mer</i> . Préface du Vice-Amiral Guépratte (Edit. Monde Nouveau)	7 »
Charles OULMON : <i>Le livre des Amants</i> (Edit. Crès)	6 »
Henri PERIOT : <i>Révolution</i> (Edit. Figuière)	6 »
Marcelle PRAT : <i>Vivre</i> . Préface de Maurice Barrès (Edit. Flammarion)	6 »
M. E. PROZOR : <i>Etranges récits</i> . Introduction de Camille Maucclair (Edit. Rhéa)	4 50
André RAYMOND : <i>Hystérique</i> (Edit. Le Fauconnier)	4 »
Romain ROLLAND : <i>L'âme enchantée, I : Annette et Sylvie</i> (Edit. Ollendorff)	» »
C. ROLUBACH : <i>De Vanpouisse à l'amour</i> (Edit. Le Fauconnier)	7 »
J.-H. ROSNY aîné : <i>Dans la nuit des cœurs</i> (Edit. Flammarion)	7 »
Pierre SABATIER : <i>La Révoltée</i> (Edit. Albin Michel)	6 75
Trilby : <i>L'impossible rédemption</i> (Edit. Flammarion)	7 »
André WARNOD : <i>La belle Sauvage</i> (Edit. Albin Michel)	3 75
Jean AJALBERT : <i>Sao Van Di</i> . Avec un portrait de l'auteur par Eugène Carrière, gravé sur bois par Paul Burnet (Edit. Crès)	20 »
BALKIS : <i>Personne</i> (Edit. Malfère, Amiens)	7 50
Léon BARANGER : <i>A la terrasse</i> (Edit. Renaissance du Livre)	6 75
Henry BORDEAUX : <i>Les fantômes de la rue Michel-Ange</i> (Edit. Plon)	7 »
Noré BRUNEL : <i>Monsieur Rolland de Chaudperthuis</i> (Edit. Renaissance du Livre)	6 »
Jacques CHENEVIÈRE : <i>Jouvence ou la chimère</i> (Edit. Grasset)	6 75
Raymond CLAUZEL : <i>L'île des femmes</i> (Edit. Monde Nouveau)	7 »
Storer CLOUSTON : <i>L'espion en noir</i> , traduit de l'anglais par Maurice Remon et Achille Laurent (Edit. Française illustr.)	13 »
Joseph CONRAD : <i>Lord Jim</i> , traduit de l'anglais par Philippe Neel (Edit. Nouvelle Revue Française)	3 50
Louis DELLUC : <i>Les secrets du confessionnal</i> (Edit. Monde Nouveau)	7 »
Auguste DUPOUY : <i>L'affligée</i> . Préface de Charles Le Goffic (Edit. Fénéci)	6 75
Claude FAHRE : <i>Les hommes nouveaux</i> (Edit. Flammarion)	7 »
Louis-Jean FINOT : <i>Le destin maître</i> (Edit. Albin Michel)	6 75
Jean-José FRANCIS : <i>Le Phare</i> (Edit. Maison Franc. Art et Édition)	7 »
José GERMAIN et Emile GUÉRIN : <i>Le Sosie</i> (Edit. Albin Michel)	6 75
Georges GRANDJEAN : <i>Antinéa ou la nouvelle Atlantide</i> . Illustr. de Féguide. Edit. Roman nouveau)	6 50
Charles-Henry HIRSCH : <i>Une tête légère</i> (Edit. Nilsson)	1 95
MAGALI-BOISNARD : <i>L'enfant taciturne</i> (Edit. Malfère, Amiens)	7 50
Daniel PAGE : <i>Le démon dans la cure</i> (Edit. Renaissance du Livre)	6 »
Gaston PICARD : <i>Les surprises des sens</i> (Edit. Malfère, Amiens)	7 50
Gaston PICARD : <i>Les voluptés de Mauve</i> (Edit. Monde Nouveau)	7 »
Edmond ROCHER : <i>L'âme en friche</i> (Edit. Monde Nouveau)	7 »
Louis-Frédéric ROUQUETTE : <i>Les oiseaux de tempête</i> (Edit. Fénéci)	6 75
Jean SCHLUMBERGER : <i>Le camarade infidèle</i> (Edit. Nouvelle Revue Franç.)	6 75
Paul SORCHON : <i>Le meneur de chèvres</i> (Edit. Delalain)	5 »
Ernest TISSERAND : <i>A l'aube</i> (Edit. Librairie de France)	3 »
Désiré TOUPANCE : <i>Avec violence</i> (Edit. Jouve)	4 »
Pierre VALDAONE : <i>Constance, ma tendre amie</i> (Edit. Albin Michel)	6 75
Horace VAN OFFEL : <i>La terreur fauve</i> (Edit. Albin Michel)	3 75
John WEBSTER : <i>Le démon blanc (Vittoria Corbona)</i> , traduit de l'anglais par Camille Cé (Edit. Renaissance du Livre)	10 »
Léon WERTH : <i>Dix-neuf ans</i> (Edit. Albin Michel)	6 75

REIMPRESSIONS

DOSTOÏEVSKY : <i>Carnet d'un inconnu</i> , traduit du russe par J.-W. Bienstock et Ch. Torquet (Edit. Grasset)	6 75
Georges DUHAMEL : <i>Œuvres de Georges Duhamel : Vie des Martyrs, 1914-1916</i> (Edit. Mercure de France) (Bibliothèque choisie)	15 »
Alexandre DUMAS : <i>Les quarante-cinq</i> (Edit. Nelson), tomes I et II, chaque	4 50
Rudyard KIPLING : <i>Œuvres de Rudyard Kipling : I : Le livre de la jungle</i> , traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières, II : <i>Le second livre de la jungle</i> , traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières (Edit. Mercure de France) (Bibliothèque choisie), chaque volume	15 »
Ivan TOURGUENIEFF : <i>Dimitri Roudino</i> , suivi du <i>Journal d'un homme de trop</i> et de <i>Trois rencontres</i> . Traduction Viardot-Tourguenief. Préface de Edmond Jaloux (Edit. Stock)	6 75
J. BARBEY D'AUREVILLE : <i>Les Diaboliques</i> (Edit. Crès)	7 »
Théophile GAUTIER : <i>Avatar</i> (Edit. Nilsson)	1 95
STENDHAL : <i>La Chortreuse de Parme</i> . Avec un portrait par Vibert, des additions, des notes et une préface par Ad. Van Bever (Edit. Crès), 2 vol.	13 »

Le Gérant : Marcel FOURRIER.

Imprimerie « PERFECTA »
8, rue Neuve-Popincourt,
Paris (XI^e)

LES LIVRES QU'IL FAUT DONNER A VOS ENFANTS POUR LES ÉTRENNES

BIBLIOTHÈQUE DE L'ADOLESCENCE

“ Les Auteurs Vivants lus par les Jeunes ”

Chaque volume consacré à un auteur contemporain est composé des meilleures pages de l'Écrivain et permet aux jeunes gens et aux jeunes filles de se faire une idée exacte de son œuvre qu'ils ne peuvent lire en entier

Déjà parus :

HENRI DE REGNIER	un vol. relié toile fers spéciaux	10 fr.
ANDRÉ GIDE	—	10 fr.
COLETTE	—	10 fr.
HENRY BORDEAUX	—	10 fr.
EDGAR POE	—	10 fr.
M ^{me} DE NOAILLES	—	10 fr.
RENÉ BOYLESVE	—	10 tr.

En vente à la Librairie “ CLARTÉ ” et aux Éditions
G. GRÈS & C^e, 21, Rue Hautefeuille — PARIS

AUTOUR D'UNE VIE par Pierre KROPOTKINE MEMOIRES

Ce sont les confessions d'une âme merveilleuse. Rousseau, Tolstoï, Kropotkine, trois cœurs illimités, trois destinées inouïes, Kropotkine, le plus humain des trois.

2 volumes 10 fr.

LIBRAIRIE STOCK - PARIS

ECONOMISONS sur le prix de notre nourriture en faisant chaque jour un repas complet, délicieux et vite préparé avec la

Frumine

ALIMENT INTÉGRAL VITAMINÉ
23, Faubourg Saint-Honoré, PARIS
Envoi province franco contre mandat ou remboursement. Deux tablettes repas, 2 75 La boîte de poids, 6 50

HENRI BÉRAUD

vient d'obtenir le

PRIX GONCOURT

pour ses deux romans

LE
VITRIOL
DE
LUNE
Prix : 6 fr. 75

LE
MARTYRE
DE
L'OBÈSE
Prix : 6 fr. 75

Albin MICHEL, Éditeur, 22, Rue Huyghens, PARIS-14^e

Aux Editions “ Clarté ”

Vient de paraître Henri MIRABEL AMES RUSTIQUES

Roman
une délicieuse histoire du terroir
Franco 5 fr.

Paraîtra le 15 janvier Paul VAILLANT-COUTURIER TRAINS ROUGES

Poèmes
en dehors des 100 exemplaires sur Hollande sous-crits par nos amis il a été tiré 900 exemplaires sur papier vélin Franco 4 fr. 50

Maison BERNOT Frères

Les actionnaires de la Maison Bernot, réunis le 23 novembre, en assemblée générale ordinaire, ont fixé le dividende 1921-1922, à huit francs, net d'impôts, par action de cent francs. Un acompte de 4 francs ayant été versé le 15 mars 1922, le solde du dividende, soit 4 fr., sera mis en paiement au Siège social, 160, rue Lafayette, à partir du 15 décembre, contre remise du coupon n° 66. Réunis en assemblée extraordinaire, les actionnaires ont ensuite autorisé le Conseil à émettre, en vue d'affaires nouvelles, et au mieux des intérêts de la Société, jusqu'à concurrence 3.000.000 de francs d'obligations.

Lisez : LE CRAPOUILLOT

LES FILMS MERCANTON
28, rue de la Michodière - PARIS

après avoir présenté

L'APPEL DU SANG
MIARKA, LA FILLE A L'OURS

L'AMI FRITZ
PHROSO

qui passe en Amérique sous
le nom de GIPSY PASSION

projeté à New-York sous
le nom de POSSESSION

vont bientôt offrir



SARATI LE TERRIBLE

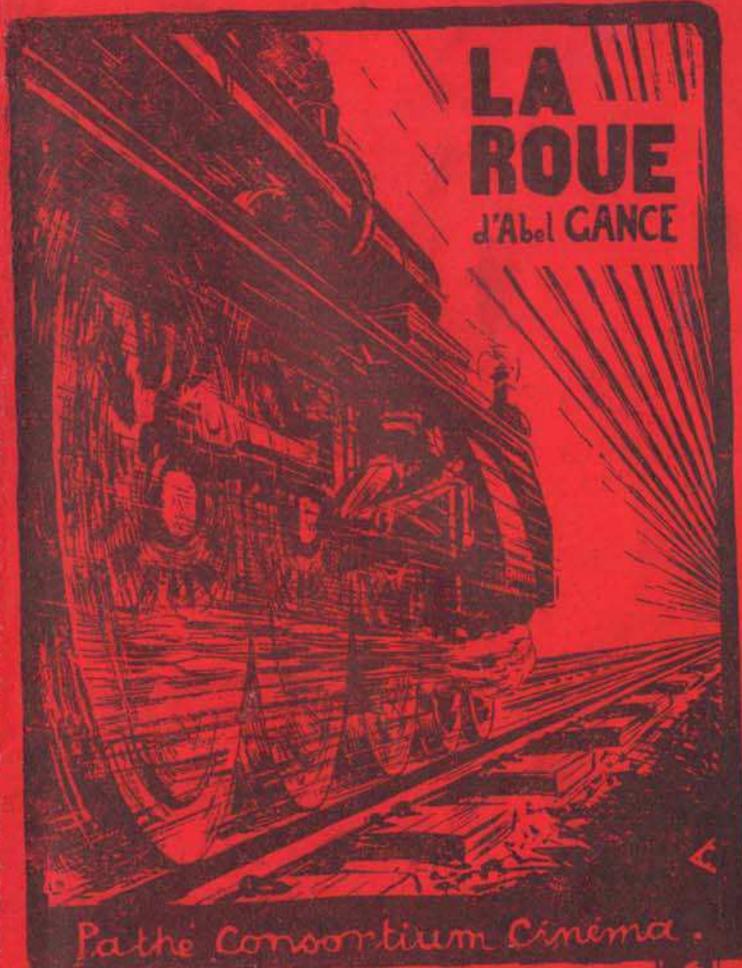
d'après le Roman de Jean VIGNAUD et



MARIA DEL CARMEN

de Félicia y Codina

Ces deux derniers films adaptés à l'écran en
collaboration par MERCANTON et HERVIE



LA ROUE
d'Abel GANCE

Pathé Consortium Cinema

Films Abel Gance

8, Rue de Richelieu, 8 - PARIS

LE DROIT A LA VIE	1.500 mètres
LA ZONE DE LA MORT	1.700 —
MATER DOLOROSA	1.650 —
LA DIXIÈME SYMPHONIE	1.850 —
J'ACCUSE	3.300 —
LA ROUE (six chapitres)	10 000 —
LA FIN DU MONDE.	en préparation
ECCE HOMO.	

Les FILMS Abel GANCE sont édités en France
par **PATHÉ CONSORTIUM CINÉMA**

Le grand moment du film "J'ACCUSE", et c'est un des plus
grands moments de tous les films que nous connaissons, c'est la
résurrection des soldats morts qui viennent voir si le monde a
profité de leur sacrifice ou s'ils sont morts en vain.
(Life NEW-YORK)

Pendant un quart d'heure, dans le film "J'ACCUSE", l'as-
sistance est hors d'elle-même et maintenu au-dessus de son état
normal. Après ce quart d'heure elle est soigneusement remplacée
dans cet état normal. Mais il importe peu, le miracle s'est produit.
Un film a contraint une foule à réfléchir, à penser.
(The Times, LONDRES)

Si "J'ACCUSE" avait été montré sur les écrans des prin-
cipales villes du monde dans la saison 1913, 1914, il n'est pas
invraisemblable de penser que la guerre aurait été rendue
presque impossible.
(Neue Wiener Tageblatt, VIENNE)